

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 7 AOÛT 1830.

NO. 47

FRANCE.

PARIS, 20 juin.

DIVISION DE RÉSERVE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

Quartier-général à Aix. — Le vicomte de Montesquiou-Fezensac, lieutenant-général, commandant.

État-Major. — Chef d'état-major, le comte de Meyronnet, colonel au corps royal d'état-major.

Girod de l'Ain, chef de bataillon au même corps.

De Zaragoza, capitaine au même corps.

Despinoy, id.

Tatareau, id.

Administration. — Dagnan, sous-intendant militaire de 3^e classe.

Figarol, adjoint à l'intendance.

Première brigade, quartier-général à Toulon. — Le comte Rochechouart, maréchal-de-camp, commandant.

18^e de ligne : le chevalier de Fitz-James, colonel.

60^e de ligne : Louis dit Lamarre, colonel.

Deuxième brigade, à Marseille. — Le comte d'Arbaud-Jouques, maréchal-de-camp, commandant.

40^e de ligne. Kindelan, colonel.

36^e de ligne : Hache de la Contamine, colonel.

Troisième brigade à Aix. — De Saint-Michel, maréchal-de-camp, commandant.

4^e de ligne : Bellanger, colonel.

56^e de ligne : Paty, colonel.

Quatre batteries d'artillerie, à Toulon.

Deux compagnies du génie, à Toulon.

Outre le prince de Prusse dont on a déjà parlé comme candidat au trône de Grèce, on assure que le duc Bernard de Saxe-Weimar, frère du grand-duc régnant, se met aussi sur les rangs. Le duc Bernard est beau-frère du duc de Clarence.

Le jeune prince de Suède doit faire cet été une visite à l'empereur de Russie. Il s'embarquera à la fin de ce mois, à Stockholm, à bord d'une frégate, qui le conduira à Saint-Petersbourg. Depuis long-tems ce jeune prince avait désiré faire la connaissance personnelle de l'empereur Nicolas : ce désir ayant été porté à la connaissance de l'empereur par l'ambassade de Suède, S. M. russe fit proposer au prince de choisir le 1^{er} juillet, jour anniversaire de l'impératrice, comme le moment le plus convenable à la réception du prince royal.

On sait que depuis peu le roi des Pays-Bas, cédant au mouvement d'opinion qui s'est manifesté dans la partie méridionale de ses états, a rendu un arrêté permettant le libre emploi de la langue française en Belgique. Cette mesure porte déjà ses fruits. Déjà les plaidoiries en français ont commencé à Bruxelles, devant le tribunal civil et la quatrième chambre de la cour. Dans la même chambre, M. le conseiller Powis a fait un rapport en français. Des exploits d'huissiers se dressent dans la même langue. A la première chambre, on a plaidé en hollandais une cause de l'administration.

Les différends entre les Basques et les Espagnols, pour le passage des bestiaux, continuent avec plus d'acharnement. Un bataillon du 9^e régiment de ligne est parti ce matin pour les Aldudes, dans le but d'y rétablir l'ordre. Quand le gouvernement s'occupera-t-il donc de tracer les limites de son territoire et de faire cesser, par ce moyen, des désordres d'autant plus dangereux qu'ils se renouvellent toutes les années. (Courrier de Bayonne.)

Le capitaine Denci est arrivé le 2 juin à Livourne ; il avait quitté Suze 10 jours et Tripoli 28 jours auparavant. Il annonce que le dey de Tripoli, effrayé par les armemens du pacha d'Égypte et craignant une invasion, fait des préparatifs considérables de défense, et arme des corsaires. Ces armemens et la cherté des vivres dans ce port ont fait prendre à tous les bâtimens marchands européens la résolution de se rendre à Bengari. Tahir-pacha était arrivé à Tripoli vers le milieu du mois de mai, mais il ne s'y est arrêté que peu de tems et a poursuivi son voyage à Alger.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche sont arrivés le 2 juin à Leybach, où l'on attendait également l'archiduchesse Marie Louise de Parme.

Le gouvernement autrichien vient de défendre sévèrement à

tous les journalistes de la monarchie de faire mention de Gaspard Hauser, ou d'admettre dans leurs colonnes des remarques prises dans d'autres feuilles sur ce malheureux jeune homme. Cette circonstance ajoute encore au mystère dont on cherche à envelopper tout ce qui se rapporte à cette singulière destinée.

Le mariage du prince Albert, fils du roi de Prusse, avec la princesse Marianne d'Hollande, aura lieu à La Haye au mois d'octobre prochain.

Le prince de Lieven, ambassadeur de Russie à Londres, est passé le 11 juin par Francfort, se rendant à Varsovie.

L'impôt sur la chandelle, en Angleterre et en Écosse, a rapporté l'année dernière la somme de 12,324,289 fr.

INCENDIES.

Le *Pilote*, journal de Caen, donne encore de nouveaux détails sur les incendies qui continuent de désoler la Normandie, depuis les félicitations adressées par M. de Peyronnet aux préfets des départemens de la Manche et du Calvados :

« Ces jours derniers, un incendie a eu lieu dans l'arrondissement de Bayeux, commune de Vouilly. Un individu que l'on aperçut s'enfuyant des environs d'un bâtiment qui, quelques heures plus tard, a été brûlé, n'a pu être reconnu. Il paraît que cet homme s'était noirci le visage afin de déguiser ses traits.

« Dernièrement, un paysan de la commune de Bergues, arrondissement de Domfront, faisant la garde pendant la nuit, aperçut un individu sur lequel il lâcha un coup de fusil, après lui avoir crié *qui vive*, sans en obtenir de réponse. Il poursuivit aussitôt l'incendiaire, qui, se retournant vers lui, s'écria : *Arrête Le Bailly, ou je te brûle la cervelle !* Au même instant un coup de pistolet partit, et deux balles traversèrent le chapeau du sieur Le Bailly qui, quoique non blessé, mais effrayé de cette menace si promptement suivie d'exécution, tomba à la renverse. Ce fait annonce assez que le coup de pistolet a été tiré par un individu du pays, et que quelques-uns des incendiaires sont des habitans même dont on a fait des instrumens du crime.

« Le 15, la boulangerie et l'étable d'une ferme assez considérable, à Litteau, près de Balleroy, ont été également consumées par les flammes, et cet incendie paraît être le résultat de la maverillance.

« On dit encore que le feu a été mis à des bâtimens dans la commune des Oubeaux, près d'Isigny.

« Le 16, à 4 heures, le feu a été mis dans la commune de Gron, à un quart de lieue de Bayeux, à la maison d'un pauvre cordonnier. Tout a été réduit en cendres.

« Lundi matin, la cour royale de Caen s'est réunie en assemblée générale, et a nommé dans son sein une commission composée de plusieurs membres qu'elle a chargés de lui faire ultérieurement un rapport sur les nouvelles mesures qui seront jugées nécessaires contre le fléau des incendies.

On espère, dit la *Gazette*, être sur les traces des plus étranges révélations sur les auteurs des incendies. Les récompenses promises auraient beaucoup aidé à obtenir ce résultat. Si la *Gazette* dit la vérité, on demandera comment le ministère a pu attendre près de trois mois pour proposer un moyen si simple et qui devait produire de si féconds résultats ?

On lit dans le *Drapeau blanc* :

« Par ordonnance de S. M. en date du 6 de ce mois, M. le baron Barnabé de la Haye, chef d'escadron de gendarmerie royale, à la résidence d'Anger, a été promu au grade de chef de la 15^e légion, à Nîmes. »

On mande d'Aix-la-Chapelle 1^{er} juin :

« Voici ce qu'on apprend relativement au grand camp d'exercices qui doit se réunir dans la province prussienne du Rhin :

« Une partie des troupes, composée du corps d'armée de cette province et de celui de Westphalie, établira son camp dans la grande plaine qui s'étend de Coblenz à Andernach ; l'autre partie cantonnera dans les villages. Si les landwehr sont appelées à ce camp, la totalité des troupes formera une masse de 64,000 hommes. Elle se rendront, au commencement de juillet, sur les points indiqués pour leur rassemblement, de sorte que les exercices puissent commencer le 1^{er} août. Le roi n'arrivera vraisemblablement que vers la fin du même mois à Coblenz, et alors commenceront les grandes

manœuvres, qui se termineront le 8 ou le 10 septembre ; après quoi les troupes retourneront dans leurs garnisons.

On lit dans le *Globe* : « Des lettres qui nous sont parvenues des provinces basques, et auxquelles nous devons ajouter toute croyance, annoncent que le député-général de ces provinces a reçu du gouvernement espagnol l'assurance positive que la réunion de troupes qui s'effectue sur l'Èbre n'était point dirigée contre elles. Ainsi se confirme de plus en plus l'opinion répandue chez nos voisins que l'Espagne place aux Pyrénées un véritable cordon sanitaire. Que veut dire une telle mesure ? L'ordre vient-il d'Aranjuez ou de Paris ? Nous avons déjà sommé le *Moniteur* de s'expliquer à ce sujet. Pourquoi nous laisse-t-il sans réponse ?

Voici un fait tout nouveau et qui mérite une sérieuse attention. Le curé de Vesseringue, après avoir lu le mandement de Mgr l'évêque de Strasbourg, relatif au succès de nos armes dans la guerre d'Alger, a ajouté, en parlant des élections : *Vous devez nommer des députés royalistes, ou, si vous ne le faites pas, le roi appellera à son secours les troupes étrangères.* (Courrier du Bas-Rhin.)

Des lettres du Levant ont fait connaître que M. Guilleminot n'était plus en grande faveur à Constantinople à cause de la dissimulation dont il a usé au sujet de la guerre d'Alger ; elles annonçaient en même tems que Sa Hautesse avait sollicité le changement de cet ambassadeur ; mais le gouvernement français ne paraît pas avoir accueilli cette demande. Il envoie, au contraire, des dépêches au Grand-Seigneur par la voie de la gabarre la *Lionne*, pour lui notifier qu'il n'a pas jugé à propos de remplacer M. Guilleminot.

Le 15 juin, la frégate brésilienne le *Prince-Impérial* est entrée en rade de Brest. S. A. R. le duc de Leuchtenberg (fils du prince Eugène) se trouve à bord de ce bâtiment. Le duc ne pourra descendre à terre que le 18, la frégate étant soumise à une quarantaine de trois jours. On se souvient qu'à l'époque du mariage de l'impératrice actuelle du Brésil, le bruit courut que le passage par la France lui serait interdit, attendu sa parenté avec Napoléon ; et l'on s'est demandé si le duc de Leuchtenberg aurait la faculté de traverser la France. Nous savons que cette faculté lui est accordée, mais qu'on a refusé la demande qu'il avait faite d'y séjourner. Cependant, d'après nos lois civiles, les liens d'adoption qui unissaient le prince Eugène à Napoléon ont été rompus par la naissance du propre fils de Napoléon, et il semble que les lois politiques qui frappent la famille de l'ex-empereur ne sont point applicables à celle du prince Eugène.

Voici l'indication des ports de la Colombie où il a été établi des consuls français, et les noms de ces fonctionnaires : A la Guayra, M. Mathieu Pascal ; à Puerto-Cabello, M. F. X. Fleury ; à Sainte-Marthe, M. Alexandre Danouille ; à Maracaibo, M. Paul Charles ; à Carthagène, M. Jean Dangiade ; à Guayaquil, M. Léon Sturbarn.

Une lettre de Londres contient ce qui suit :

« On assure que le roi mourant a dit à lord Aberdeen : « Je vous recommande dona Maria da Gloria et les Grecs. Je les ai recommandés à mon successeur et à ma sœur, qui n'oubliera pas mes prières. » Georges IV a approuvé la conduite du prince Léopold. On dit même que lord Farnborough a écrit au prince de Cobourg de la part de S. M. à cet égard. »

M. le prince de Schwartzemberg et M. le comte d'Appony, ambassadeur d'Autriche en France, sont partis pour se rendre au Johannsberg, où M. de Metternich a dû arriver tout récemment, et où il restera jusqu'au 2 juillet. Le prince Esterhazy ambassadeur d'Autriche en Angleterre, a quitté Londres, il y a peu de jours, pour la même destination. Ainsi M. de Metternich rassemble autour de lui en ce moment toute sa diplomatie.

On écrit de Mayence, 9 juin : « Le prince de Metternich a confié au conseiller de commerce Feist, à Francfort, le débit des vins du domaine de Johannsberg, dont la maison Rothschild était chargée antérieurement. L'autorisation a été insérée officiellement dans plusieurs feuilles publiques, ce qui a produit une grande sensation, surtout dans le monde commercial. Les bruits qui avaient couru d'une mésintelligence entre le premier ministre autrichien et le fameux banquier cos-

mopolite se trouvent confirmés par cette mesure du prince de Metternich.»

Par ordonnance royale en date du 6 juin, et sur le rapport du ministre de la guerre par intérim, l'avancement de toute espèce dans les corps de troupes expéditionnaires est exclusivement réservé aux officiers et soldats qui font actuellement partie de ces corps. Ce droit exclusif d'avancement datera du moment de l'embarquement, et cessera à celui du retour en France des militaires auxquels il est réservé.

ESPAGNE.

(Correspondance particulière du Globe.)

Du comte d'Espagne. — Retour de M. Ugarte. — Nouvelles diverses.

MADRID, 7 juin.

Je vais vous donner une nouvelle qui circule dans nos salons et qui ne manquera pas de vous surprendre, comme elle nous a surpris nous-mêmes. C'est que le comte d'Espagne est libéral. Sans doute il n'est pas de ceux qui veulent des institutions démocratiques, mais il aspire à ce que l'Espagne ait une véritable représentation nationale, et travaille à ce grand œuvre de concert avec un auguste personnage dont il possède l'entière confiance. Ainsi l'a dit le comte d'Espagne lui-même à une personne de ma connaissance, en ajoutant des explications qui ne laissent pas d'être curieuses. Qu'on observe, a-t-il dit, sa conduite en Catalogne : elle est conséquente à celle qu'il a suivie à l'égard de Bessières, car il s'est borné à poursuivre sévèrement les restes de la faction apostolique que le roi lui-même attaqua en 1827. On l'accuse d'avoir déployé la même sévérité contre plusieurs libéraux ; mais on ne prend pas garde que c'étaient des turbulents fanatiques dont on ne pouvait rien espérer et qui gâtaient leur cause ; que d'ailleurs ce n'était pas sa faute si ces agitateurs avaient été dénoncés par leurs compagnons d'Angleterre et de France, qui avaient donné des avis tellement circonstanciés qu'il était hors de son pouvoir d'adoucir la rigueur des ordres envoyés pour la punition des coupables ; qu'au surplus tout ce qu'on dit au sujet de ses espions et agens provocateurs n'était que des inventions de l'esprit de parti, et que le jour n'était pas éloigné où se montrerait ouvertement le but véritable de sa conduite.

Les apostoliques font en ce moment grand bruit de deux évènements qu'ils ont traduits de la manière la plus convenable pour donner de la crainte et augmenter leur influence dans les affaires. Voici les faits qui ont donné prétexte à ces crisilleries. Dans les premiers jours de la semaine dernière, il se trouvait au village de Gæmonal, à trois quarts de lieue de Burgos, quelques soldats de différents corps d'infanterie de ligne, et d'un régiment de milices provinciales, au moment où passait à cheval un voyageur qui portait une casquette française. Les miliciens commencèrent à l'insulter, l'appelant magro, conspirateur, et voulurent lui barrer le passage. Les soldats d'infanterie, mécontents de cette conduite, répondirent aux miliciens et les obligèrent à laisser passer le voyageur. Mais il n'y eut aucune voie de fait, ni aucune occasion de faire usage des armes. C'est néanmoins un évènement aussi insignifiant que les apostoliques ont peint comme le résultat d'un plan révolutionnaire, supposant que les soldats d'infanterie étaient entrés dans le village, chantant des chansons séditieuses, et insultant les milices afin de provoquer une rixe où devaient prendre part différents corps de troupes, et au moyen de laquelle les directeurs du complot espéraient faire dissoudre l'armée cantonnée sur cette frontière.

Voici l'autre fait : A cinq lieues d'Aranjuez se trouve un bourg appelé la Guardia, qui est situé sur une colline dans laquelle existe une multitude de cavernes, ou maisons creusées dans le roc, qui servent d'habitation aux pauvres gens. L'heureuse imagination de nos apostoliques a supposé que trente hommes armés s'étaient cachés dans ces cavernes avec une intention bien facile à deviner, puisqu'on sait que le roi et la famille royale font de fréquentes promenades autour d'Aranjuez, accompagnés seulement d'une faible escorte. Tout le monde sent qu'il est impossible que trente hommes armés se cachent plusieurs jours dans un bourg de deux mille habitants et qui n'est qu'à deux lieues d'Ocana, où se trouve une nombreuse garnison d'infanterie et de cavalerie. Cependant la fable a fait fortune et les cavernes de la Guardia ont été visitées par un fort détachement.

Le 4 de ce mois est entré à Madrid le fameux don Antonio Ugarte, qu'on appelait vulgairement Antonio 1^{er} quand il était le tout puissant directeur de la camarilla. L'apparition de ce personnage dans la capitale, après un long exil à Guadalajara a fait naître mille bruits. Les uns le plaçaient déjà à la tête d'un ministère qu'il allait composer au goût des apostoliques, les autres le supposaient triomphant de ses adversaires par suite des attaques de Regato, qu'on dit n'avoir été dans cette occasion que le prête-nom du parti ; enfin d'autres ont assuré que son protecteur, dans ce changement de fortune, avait été le vicomte de Saint-Priest, et que ce diplomate, par ordre exprès de son gouvernement, se proposait, au moyen de l'avènement d'Ugarte, de former un ministère entièrement dévoué à la congrégation. Tous ces bruits ont pris naissance dans la faveur extraordinaire dont on sait que cet homme a joui ; car il est probablement, depuis que Ferdinand est sur le trône, celui qui en a reçu les plus grandes marques d'affection. Cependant, et sans répondre de ce qui peut arriver un beau jour, je vous dirai ce qu'il y a de certain dans la nouvelle appanition de l'ancien chef de la camarilla. Malgré ses nombreuses et humbles prières, il n'avait pu obtenir de quitter Guadalajara ; mais sa femme ayant été admise à l'audience du roi, Ugarte a reçu la permission de venir à Madrid, mais avec défense de se présenter au palais, et de se rendre à aucun des châteaux royaux. Par conséquent, tout ce qu'on a dit d'une entrevue avec S. M. à Aranjuez est faux. Toutefois, je le répète, je ne réponds pas de ce qui arrivera aujourd'hui-même, car ici l'on ne doit jamais s'étonner que des choses raisonnables.

Un régiment d'infanterie en garnison à Santiago, un autre qui se trouvait à Orense, et celui des milices provinciales de Salamanque qu'on vient de mettre sous les armes, ont reçu

l'ordre de se rendre sur la frontière de Portugal. L'un des régiments d'infanterie a emmené deux canons, les seuls qui se trouvaient à Santiago.

AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE.

Le *Journal of Commerce* annonce sur la foi des rapports arrivés par la corvette des États-Unis *Falmouth*, que la frégate anglaise *Shannon* venant de la Jamaïque, entrée le 9 juillet à Carthagène pour recevoir à son bord le général Bolivar, en était repartie le 12, en conséquence de la détermination prise par le libérateur de ne pas quitter le pays. On ajoute qu'il entrait dans ses vues de retourner prochainement à Bogota.

L'Éditeur du *Baltimore Patriot* annonce avoir vu des lettres de Porto-Cabello jusqu'à la date du 15 du mois dernier, disant que le Congrès constituant a été en session à Valencia, que le général Paez était toujours à la tête du gouvernement, et jouissait de la plus entière confiance de ses concitoyens. La nouvelle dont on a parlé d'une réaction à Vénézuéla en faveur de Bolivar, était loin d'avoir l'importance qu'on lui avait donnée. Les troubles de Rio-Chico ont été suscités par des personnes qui manquaient de données et n'avaient aucun plan arrêté, et il paraît que la pacification et le retour au bon ordre ont été opérés sans difficulté.

Nous transcrivons ci-après les documens qui en fournissent l'explication.

CARACCAS, 5 juillet 1830.

Jose-Tadeo Monagas, général de division des armées de la République, muni de pouvoirs de l'honorable Congrès de Vénézuéla, pour régler à l'amiable et mettre fin aux dissensions qui malheureusement se sont élevées à Rio-Chico et sur d'autres points depuis le 30 du mois dernier ; et le colonel Francisco-Vicente Parejo, et le commandant Lorenzo Bustillo, sont convenus de ce qui suit :

Art. 1^{er}. Confians dans la sincérité du général Monagas, et d'après les justes représentations qui nous ont été faites par lui, nous nous soumettons, à compter de ce jour, au gouvernement de Vénézuéla, que nous avons abandonné et méconnu en conséquence des divers incidens politiques survenus depuis quelque tems, et dans la croyance où nous étions encore, de l'existence du Congrès constituant de Bogota.

2. Aucun des individus qui auront pris part directement ou indirectement aux derniers troubles, ne sera poursuivi ni inquiété, et les personnes qui ont rempli des fonctions publiques en conserveront l'exercice.

3. Il sera délivré des passeports à toutes les personnes qui désireront se retirer du territoire de la Colombie.

4. L'amnistie spécifiée ci-dessus sera solennellement proclamée par un décret du gouvernement de Vénézuéla.

5. Les personnes qui feront leur soumission dans l'intervalle de la signature de la présente convention et du décret susmentionné, seront comprises dans l'amnistie.

6. Le port de Rio-Chico sera déclaré port d'entrée, et attendu que cette mesure est de nature à contribuer à la prospérité de cette partie du pays et à son accroissement, elle sera garantie par un décret.

7. Afin d'éviter l'effusion de sang entre compatriotes qui pendant dix-sept ans ont combattu pour la même cause, un message sera immédiatement expédié au général *Julian Infante*, commandant en chef la force armée de la République, dans le but de faire cesser les hostilités.

8. Le montant de toutes les dépenses faites depuis le 30 du mois dernier, sera payé par l'état de Vénézuéla.

9. Deux bâtimens ont été expédiés pour les colonies afin d'en rapporter des munitions de guerre ; les contrats passés avec leurs propriétaires seront exécutés.

10. Afin d'assurer l'exécution fidèle et prompte du présent traité, il sera adressé par exprès au Congrès constituant de Vénézuéla.

11. Quoique nous n'ayons aucun doute que le gouvernement ne sanctionne les garanties données par le général Monagas, cependant les commandans des troupes dans le circuit de Rio-Chico espèrent que le dit Monagas emploiera tous ses efforts et fera usage de son influence pour l'obtenir ; et en témoignage de l'engagement solennel que nous prenons de ne violer en aucun point les stipulations du présent traité, nous avons apposé nos signatures à deux copies d'une même teneur, à Unare, le 20 de juin 1830.

(Signé) JOSE-TADEO MONAGAS,
FRANCISCO-VICENTE PAREJO,
LORENZO BUSTILLO.

Décret du Congrès Constituant de Vénézuéla.

Vu la convention conclue à Unare, d'une part par le général Monagas, commissionné par le gouvernement suprême, afin d'apaiser les troubles dans le Rio-Chico, et d'autre part, par le colonel Francisco Vicente Parejo et le commandant Lorenzo Bustillo, le congrès désirant faire connaître les sentimens d'humanité qui lui ont été inspirés pour des individus qui dans leur égarement ont oublié leurs devoirs envers leur pays, décrète ce qui suit :

Art. 1^{er}. — Le premier article de la convention est approuvé ; le second est également approuvé, en ce qui concerne les personnes, et les propriétés, mais non quant aux fonctions des officiers civils et militaires. Cependant les officiers conserveront le même rang qu'ils avaient avant les troubles.

Art. 2. — Les articles trois et quatre sont approuvés.

Art. 3. — Le 5^e article est approuvé, bien entendu que les personnes qui voudront s'exprévaloir, se présenteront aux autorités compétentes de leur cantons respectifs, dans les huit jours qui suivront la publication du présent décret.

Les articles 6, 8 et 9 sont rejetés. Il est ordonné que ce décret sera transmis au pouvoir exécutif. [signé] ANDRES NARVARTÉ, Président.

MANUEL MUNOR, Secrétaire.
RAFAEL ACEVEDO,

En même tems qu'on a fait cesser les troubles dans le Rio-Chico, les forces destinées à agir contre Orutuco en ont pris possession sans coup-férir. Le commandant Bravo est parvenu à soumettre les rebelles ayant Caldevin à leur tête, sans tirer un coup de fusil. Ainsi, l'ordre et l'obéissance au gouvernement sont rétablis dans cette partie de la république, sans qu'il lui en ait coûté une seule goutte du sang précieux de ses enfans. (Pennsylvania Inquirer.)

MEXIQUE.

Nous apprenons du capitaine Bakeman de la goélette *Pelican*, venant de Tampico, qu'on y avait reçu la confirmation des succès obtenus par Guerrero sur les troupes du gouvernement, dans les environs d'Acapulco. Elles ont perdu quatre cents des leurs, morts sur le champ de bataille. On venait aussi d'être informé de la découverte d'une conspiration atroce formée dans la capitale contre la vie du vice-président, le général Bustamente, dans laquelle un grand nombre de militaires et d'officiers civils se trouvaient gravement compromis. Neuf des conspirateurs ont été arrêtés, et seront probablement condamnés à la peine capitale. Sous d'autres rapports on jouissait d'une grande tranquillité. Les routes étaient plus sûres, le gouvernement faisait tous les efforts possibles pour améliorer l'état des finances, et des mesures ont été prises dans tous les Etats pour résister à des tentatives d'invasion de la part de l'Espagne.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Le paquebot *Manchester*, parti de Liverpool le 1^{er} juillet, étant retenu par des calmes en dehors du port, nous n'avons point reçu la série de nos journaux, attendue par ce bâtiment.

Les extraits que nous donnons ci-après sont empruntés du *Commercial Advertiser*.

MORT DU ROI D'ANGLETERRE.

WHITEHALL, 26 juin.

Le bulletin suivant a été adressé ce matin à sir Robert Peel, l'un des secrétaires-d'Etat de Sa Majesté :

WINDSOR CASTLE, 26 juin.

Il a plu au Tout-Puissant de retirer de ce monde le Roi notre auguste souverain. Sa Majesté a expiré ce matin à 3 heures et un quart sans éprouver de souffrances.

(Signé) H. HALFORD,
M. J. TIERNEY.

Dans la soirée de vendredi (24 juin) avant 9 heures, les médecins firent connaître à Sa Majesté qu'il leur était impossible de lui procurer de nouveaux soulagemens et l'avertirent de sa fin prochaine, à quoi Sa Majesté répliqua : « Que la volonté de Dieu soit faite. » Elle s'écria peu d'instans après, « où est Chichester ? » L'évêque de Chichester fut mandé sur-le-champ dans la chambre du roi, et il administra les sacremens au souverain mourant. Pendant cette cérémonie S. M. se trouva moins importunée par la toux qu'elle ne l'avait été précédemment, et graduellement elle parut en être entièrement délivrée. Vers minuit, elle parut jouir d'un repos tranquille qui se prolongea jusqu'à trois heures. Elle éprouva alors quelque agitation, et demanda d'une voix faible qu'on plaçât sa tête dans une position plus élevée. Mais à peine se fut-on empressé de satisfaire à ce désir de Sa Majesté, qu'elle fit signe qu'on y renonçât, et plaçant ses deux mains sur sa poitrine, elle fit entendre ces mots : « Ceci est la mort, ô Dieu ! je meurs ! » Ces paroles sont les seules que le Roi ait prononcées d'une manière distincte après avoir reçu les sacremens. Depuis ce moment sa dissolution s'est opérée par degrés et si tranquillement, que les médecins ont eu quelque peine à déterminer avec précision le moment où il a expiré. L'évêque de Chichester, les principaux officiers de la maison du Roi, les pages de service ont été présens à ses derniers momens. Tous les assistans se sont retirés après la mort de Sa Majesté à l'exception des pages qui ont été laissés en fonctions auprès du corps sous la surveillance des médecins.

Le corps transféré du lit sur un phant dont S. M. faisait habituellement usage pendant sa maladie, et recouvert d'une toile très-fine, a été posé de manière à laisser la découverte, dans cet état il a été exposé non-seulement à la vue des serviteurs du palais, mais aussi des gens des écuries et de leurs familles, ainsi que des pourvoyeurs résidant dans le voisinage. On a donné libre admission depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures, et alors des centaines de personnes se sont présentées pour jeter un dernier regard sur leur souverain décédé, et même pour presser sa main. D'après quelques-uns, cette main conservait encore de la chaleur trois heures après la mort. On dit que cette exposition du corps de S. M. n'a eu lieu que d'après le désir exprès qu'elle avait manifesté la veille de sa mort.

Samedi, le lord grand chambellan a fait notifier à sir Henry Halford, sir M. Tierney, M. Brodie et M. Mussy qu'ils eussent à se présenter pour assister à l'ouverture du corps. Dimanche après l'heure du service divin, ils sont tous arrivés au palais, accompagnés de M. O'Reilly, et de sir Astley Cooper par qui l'opération devait être faite.

Ces messieurs étant présens, Sir Astley Cooper a procédé à l'ouverture, afin de déterminer la cause de la maladie du feu-roi. Cette opération, qui a duré deux heures, a eu pour résultat de justifier pleinement et sur tous les points le jugement qu'avaient porté les médecins sur la nature et les conséquences inévitables de la maladie. Le cœur a été trouvé considérablement évasé et adhérent aux parties voisines. Quelques artères étaient ossifiées, et un peu d'eau restait dans le paitrine. Mais la cause immédiate de la mort de Sa Majesté vient de la rupture d'un vaisseau près de l'estomac. Cet organe contenait quelques onces de sang, et une plus grande quantité a été trouvée dans les voies basses.

L'opération finie, le corps a été embaumé et renfermé.

Accession de William IV au trône d'Angleterre.

Sa Majesté William IV a fait son entrée samedi vers midi au palais de St. James. Le Roi a été reçu à une heure dans la salle du trône. Sa Majesté portant le costume d'amiral, s'est placée sur le trône. Tous les membres du conseil privé du roi, qui avaient pu se rendre au palais, étant réunis auprès de sa personne, Sa Majesté a fait lecture du discours suivant.

« Je suis convaincu que vous partagez l'affliction profonde que me cause la mort d'un souverain, sous les auspices duquel comme régent, et comme roi, l'Angleterre a maintenu pendant la guerre son antique renommée et sa gloire, et pendant la paix, a joui du bonheur et de la tranquillité, en s'attirant le respect, la confiance et l'amitié des nations étrangères.

Indépendamment de cette perte qui nous est commune, comme à tous ceux qui ont vécu sous le gouvernement du meilleur des rois, j'ai à pleurer un frère chéri avec lequel j'ai vécu dès mes premières années dans les termes les plus intimes d'une constante amitié, et dont la protection et la bienveillance m'ont pénétré de la plus vive reconnaissance.

« Après avoir consacré ma vie au service de mon pays, après avoir agi, j'en ai la confiance, en sujet fidèle et dévoué au roi, je suis appelé maintenant par les décrets de la Providence à administrer le gouvernement de ce grand empire. Je reconnais combien est difficile la tâche que j'ai à remplir; mais j'ai l'avantage d'avoir été témoin de la conduite d'un père révérent, et du frère bien aimé dont je déplore la perte. Je me repose avec confiance sur l'assistance et les conseils du Parlement, sur sa coopération et son zèle pour m'aider à maintenir avec l'aide de la Divine Providence la religion réformée établie par les lois, protéger les droits et les libertés du peuple, et concourir à la prospérité et au bonheur de toutes les classes de la nation.»

Après ce discours, les lords du conseil privé ayant humblement supplié Sa Majesté de leur permettre de faire publier ses gracieuses déclarations, Sa Majesté a bien voulu donner ses ordres en conséquence. JAMES BULLER.

On a remarqué que Sa Majesté était profondément émue en prononçant son discours.

Les membres de la famille royale, savoir, le duc de Cumberland, le duc de Sussex, le duc de Gloucester, le prince Léopold, se sont agenouillés devant le roi pour lui prêter serment de fidélité. Leurs Altesses s'étant relevées, ont ensuite prêté serment, comme membres du conseil privé. Le même cérémonial a été observé par l'archevêque de Canterbury, le lord chancelier, et l'archevêque d'York. Les autres membres du conseil privé, se sont également agenouillés pour prêter serment à S. M., et ont été reçus ensuite dans les mêmes formes.

Le lord chancelier a reçu les serments du roi, par lesquels il s'engage à gouverner le royaume en vertu des lois, et des coutumes, et à garantir l'indépendance de l'église d'Écosse. S. M. a ensuite signé deux documents en présence des membres de son conseil privé.

Sa Majesté en conseil a ordonné qu'on brisât les deux sceaux, sur le premier desquels est gravé George R, et le second portant les initiales G. R., qui par un acte du Parlement avaient été destinés à sceller les documents publics en remplacement du seing du Roi, ce qui a été exécuté en sa présence.

Sa Majesté en conseil a de plus ordonné que les monnaies fussent frappées comme par le passé, jusqu'à nouvel ordre.

Le conseil privé a ordonné ensuite que Sa Majesté serait proclamée Roi, avec le cérémonial d'usage et dans les lieux accoutumés, sous le nom de William IV.

Cette cérémonie aura lieu lundi prochain.

La proclamation pour faire reconnaître le nouveau Roi, a reçu la signature des membres du conseil privé, de la noblesse, de la haute bourgeoisie, du lord maire, des officiers municipaux, et de toutes les personnes présentes à la cour du maire.

Le Roi a donné audience au duc de Wellington. Sa Grace, en qualité du premier lord du trésor, a eu l'honneur de baiser la main de Sa Majesté. Les autres ministres, et les officiers de la maison du feu Roi ont baisé la main, après avoir été confirmés dans leurs fonctions.

La cour s'est séparée à 4 heures. Le roi est sorti du Palais à 5 heures escorté par un détachement des gardes du corps, pour se rendre à *Bushy-Park*.

À leur sortie du palais, les ministres du cabinet se sont assemblés de nouveau au bureau des affaires étrangères; présents: le lord chancelier, le duc de Wellington, les comtes Bathurst, Rosslyn, Aberdeen, vicomte Melville, lord Ellenborough, sir Robert Peel, sir G. Murray, le chancelier de Péchiquier, et M. Herries. Les ministres sont restés à délibérer pendant deux heures et demie; ils se sont séparés vers sept heures du soir.

Nous empruntons à l'*Evening Post* les nouvelles suivantes sur les élections en France et l'expédition d'Alger.

Le *Journal du Commerce* du 26 juin dit que sur 175 nominations connues, l'opposition en compte 122 et le ministère 53. 100 députés ayant voté l'adresse ont été réélus, les 22 autres ne faisant pas partie de l'ancienne chambre. Le côté ministériel a obtenu la nomination de 43 députés sur les 181 opposés à l'adresse et de 10 nouveaux. Le succès du parti libéral ne paraît plus douteux.

Une seconde édition du *Messenger*, du 28 juin, annonce que sur les 193 députés nommés le 23, les noms de 4 seulement sont ignorés. Le nombre des députés libéraux de toutes nuances s'élève à 144 — celui des députés ministériels à 45.

Le même journal parle d'un engagement qui a eu lieu entre les Français et les Turcs devant Alger. La position des premiers fut attaquée par l'ennemi au nombre de 40,000 hommes, le 19 juin; les Français ne leur opposèrent que 25,000 hommes, le reste étant employé à protéger le débarquement du matériel.

Les Algériens firent cette attaque avec la plus grande impétuosité, et l'on dit que les chevaux de frise employés par l'infanterie française lui ont été d'un grand secours pour se défendre

contre la cavalerie arabe. L'engagement a duré 6 heures, mais la tactique et la discipline européenne ont fini par l'emporter. On ne parle pas de la perte éprouvée par l'armée, on suppose qu'elle a été assez considérable, surtout parmi les artilleurs, le terrain présentait de l'avantage aux troupes irrégulières. Les Algériens avaient quelques pièces légères portées par des chameaux et dont ils se sont servis avec succès. Lorsqu'ils ont commencé à battre en retraite le désordre s'est mis dans leurs rangs. Ils avaient un camp sur leurs derrières, vers lequel ils se sont précipités dans une extrême confusion; ils y ont été vivement poursuivis par les Français qui s'en sont emparés le même jour.

Le 20, un second combat a eu lieu; il a été aussi glorieux que le premier, et l'on s'attendait à un troisième engagement.

Ce second combat s'est livré près de Sidi-Khalef, sur la route qui mène au Sultan-Khalassi, le fort de l'Empereur. Le nombre des blessés, d'après le rapport de M. de Bourmont, est de 300.

Les journaux contiennent aussi un rapport de l'amiral Duperré qui annonce que le débarquement du matériel s'exécute avec la plus grande activité. Il s'accorde avec M. de Bourmont pour dire que le tems est superbe. On dit que l'infanterie arabe a considérablement souffert. La conduite des troupes françaises a été au-dessus de tout éloge; elles se sont emparées de 8 canons de bronze, 400 tentes parmi lesquelles se trouvent celles de l'aga d'Alger et des beys de Constance et de Titeri, de la plus grande magnificence; 100 chameaux et une grande quantité de poudre et de boulets. Quelques Arabes sont passés du côté des Français.

Nous avons extrait ces nouvelles à la hâte. Nous en parlerons plus en détail.

Une lettre de Gibraltar du 25 juin annonce la prise d'Alger; nous regardons cette nouvelle comme prématurée, quoique nous n'ayons aucun doute sur le succès de cette entreprise.

Des soldats improvisés, à demi-barbares, sans instruction militaire, pourront-ils résister long-tems à la discipline européenne et aux combinaisons d'ingénieurs dont les talens ont brillé sur tous les points de l'Europe? Le courage, la haine, le fanatisme ne suffisent pas pour bien servir des pièces et déjouer les plans et les manœuvres d'un ennemi si redoutable. La grande difficulté pour les Français était dans le débarquement; les transports si nombreux, si difficiles à manœuvrer avec de tels chargemens, pouvaient être dispersés, détruits par la tempête, et le Dey lui-même semblait bien plus compter sur le secours des éléments que sur les remparts de la ville, lorsqu'à toutes les observations que lui adressait le capitaine d'une frégate anglaise il se contentait de répondre: *Dieu est grand et bon, la mer est rebelle et dangereuse.*

Mais après la prise d'Alger se renouvellera cette question si souvent répétée, qu'en fera-t-on? La France aura-t-elle de nouveau dépensé cent millions pour n'arriver à aucun résultat? On serait tenté de le croire en reportant sa pensée sur les campagnes d'Espagne et de Morée, sur les révélations à demi-officielles des journaux ministériels anglais, et le sentiment de jalousie qu'ils font paraître à la seule idée de la conservation de cette conquête.

Certain de l'impression que les succès militaires produisent toujours sur des cœurs français, le ministère a préparé cette campagne afin d'obtenir des élections selon ses vœux; mais ce moyen ne paraît pas devoir lui réussir; déjà même l'on parle d'une nouvelle prorogation: peut-être sera-t-elle suivie d'une nouvelle croisade, car bien que le moyen soit usé et un peu cher, qu'il importe à M. de Polignac quelques millions, quand il s'agit de mettre à la raison un peuple qui tient assez obstinément à ses libertés pour avoir la témérité de les défendre.

D'autres moyens, tout-à-fait dignes des hautes conceptions de M. de Peyronnet, ont été employés pour arriver à cette majorité si désirée; on a fait parler le monarque lui-même, et l'on a ajourné les élections dans vingt départemens. Les collèges au lieu de se réunir le 23 juin et le 3 juillet, ne se rassembleront que le 12 et 19 juillet. Le *Moniteur* donne pour raison de ce retard, sans exemple jusqu'à ce jour excepté pour la Corse, qu'on veut laisser le tems à la justice de prononcer sur les difficultés qui se sont élevées à propos de droits politiques; mais, si la cour de cassation après avoir annulé les arrêts des cours royales renvoie les parties devant de nouveaux juges, il est probable que ces questions ne pourront être décidées aux époques fixées par l'ordonnance. Ce n'est donc là qu'un faux prétexte; le motif véritable, le voici: les départemens désignés sont ceux où l'opinion libérale et l'opposition au ministère paraissent être bien prononcées, et les ministres craignent que les choix faits dans les collèges d'arrondissement des plus importantes villes de France n'aient une fâcheuse influence sur les collèges départementaux qui leur sont favorables. Ils veulent encore se donner plus de tems pour préparer leurs moyens de fraudes, de menaces et de corruption. Si nous devons en croire tous les avis qui nous viennent d'Europe, ils ne retireront aucun profit de si misérables moyens, et une forte majorité constitutionnelle ne laissera plus aucun doute sur l'opinion de la France à leur égard.

Quant à la proclamation royale, on disait qu'elle ne devait pas être contre-signée, ce qui engageait la personne même du roi dans la lutte qui allait avoir lieu; on a reculé devant une mesure si peu constitutionnelle, mais avec sa malice accoutumée le ministère a fait afficher cette proclamation ainsi que la signature royale en très-grosses lettres, et le contre-seing de

M. de Polignac en caractères presque imperceptibles. Il est difficile de voir quel est le but de cette proclamation et à qui elle s'adresse; donnera-t-elle plus d'ardeur aux royalistes, et intimidera-t-elle les amis des libertés publiques? Si c'est une prière, elle est indigne du trône, si c'est une menace, bien loin d'inspirer de la crainte aux libéraux, elle excitera davantage leur énergie. C'est dans ce dernier sens que nous l'envisageons, et l'immuable résolution du roi de maintenir son ministère peut amener des événemens d'une importance bien grave. Il peut proroger encore cette nouvelle chambre, mais tôt ou tard il faut que le ministère demande à des représentans de la nation le vote du budget et celui des dépenses d'Afrique. L'emploi de moyens violents et inconstitutionnels nous semble bien dangereux aujourd'hui; chaque propriétaire, chaque Français connaît ses droits, et l'on n'a pas oublié les associations contre l'illégalité de l'impôt. La nation nous paraît avoir pris aussi l'immuable résolution de résister à l'arbitraire, et qui peut prévoir l'issue d'une pareille lutte! La victoire restera-t-elle au peuple qui défend ses droits, ou au gouvernement qui, voulant les lui ravir à tout prix, semble déjà avoir jeté les yeux sur le camp de manœuvres des Prussiens à Coblenz, et sur le cordon sanitaire des Espagnols aux Pyrénées?

Nous apprenons que l'honorable Stephen Van Rensselaer et M. Jesse Buel, d'Albany, et le lieutenant-gouverneur Winthrop ont été élus membres de la société française de statistique universelle.

L'orage qui a produit de si grands ravages dans le voisinage du lac Champlain, s'est étendu à la rivière du Connecticut. La rivière est sortie de son lit; les prairies, des champs de blé et de maïs sont ensevelis sous ses eaux. Partout on voit les funestes traces du dégat de la rivière et de ses branches. On nous dit qu'une manufacture, un magasin, et d'autres bâtimens ont été détruits à Bethel, par le débordement d'une des branches de la rivière *White*, ainsi que plusieurs moulins, dans le *West-Randolph*. Il est évident d'après la quantité de débris de toute espèce que les courants ne cessent de charrier, qu'il y a eu une destruction immense de propriété.

Eaux de Saratoga. — On évalue à mille personnes, le nombre d'étrangers arrivés la semaine dernière dans ce village, ce qui a été sans exemple, nous le croyons, à aucune autre époque, dans un si court espace de tems. Les maisons renferment autant de personnes qu'elles peuvent en contenir, et le village présente l'aspect d'une population gaie et nombreuse. Chaque État de l'Union, les Canadas, et même l'Europe y sont avantageusement représentés, et sous bien des rapports d'une manière remarquable. On y voit en effet ce qu'on trouve réuni bien rarement dans un même lieu. Les talens du premier ordre, la beauté, la richesse et la mode.

Il n'y a pas aujourd'hui moins de 12 à 1300 étrangers dans le village. (*Saratoga Sentinel.*)

Nous donnons ci après la liste des bâtimens de guerre composant la marine des Etats-Unis:

DÉSARMÉS, OU SUR LES CHANTIERS.

Vaisseaux de ligne: Alabama, Virginia, Columbus, Independence, Ohio, Washington, Franklin, Pennsylvania, New-York, South-Carolina.

Frégates de 1^{er} rang: Santee, Cumberland, Constitution, Savannah, United States, Raritan, Potomac, Columbia, et St. Lawrence.

De 2^e rang: Macedonian, Congress.

Corvettes: Concord, Boston, Cyane, et John Adams.

BÂTIMENS EN COMMISSION.

Vaisseau de ligne: Delaware.

Frégates de 1^{er} rang: Java, Guerrière, Hudson.

De 2^e rang: Constellation.

Corvettes: Warren, Lexington, Ontario, Fairfield, Vincennes, St. Louis, Erie, Peacock, Natchez, Falmouth, et Vandalia.

Goûettes: Grampus, Shark, Dolphin.

Le Ministre des Etats-Unis du Mexique a fait publier l'avis qui suit:

Le soussigné, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire des Etats-Unis du Mexique, s'empresse d'annoncer aux citoyens des Etats-Unis d'Amérique qui auraient des réclamations à faire contre le gouvernement mexicain, que Son Exc. le Vice-président de cette République, depuis qu'il est entré dans les fonctions exécutives, a considéré comme sacrés tous les engagements de la nation, et a pris les mesures les plus actives pour procurer au gouvernement les moyens de satisfaire à toutes les obligations qu'il a souscrites. Mais comme il est indispensable que les dites réclamations soient présentées et reconnues, avant que S. Exc. le Vice-président prenne de nouvelles mesures pour en assurer la liquidation et le paiement, Son Excellence a enjoint au soussigné de faire connaître aux dits citoyens des Etats-Unis qui auraient des demandes à présenter, qu'ils ont à les transmettre, accompagnées de documents, et dans la forme la plus authentique, à la légation mexicaine à Baltimore, dans le terme de quatre mois à compter de ce jour.

(Signé) JOSE-MARIA TORNEL.

New-York, 1^{er} août 1830.

Le soussigné, ministre des Etats-Unis du Mexique, est prêt à recevoir des propositions pour éclairer au gaz la ville de Mexico; il les transmettra pour être examinées et en décider aux autorités compétentes.

S'adresser, à Baltimore, à la légation mexicaine où l'on obtiendra de plus amples informations.

JOSE-MARIA TORNEL.

New-York, 1^{er} août 1830.

GÉOGRAPHIE.

GRANDES DIVISIONS DU GLOBE.

Les anciens, qui n'avaient exploré que la plus petite partie de la terre, l'avaient partagé en trois parties dont aucune ne leur était connue intégralement, et qu'ils nommèrent Europe, Asie et Afrique. Après la découverte du Nouveau-Monde, les géographes en ajoutèrent une quatrième qu'ils nommèrent Amérique.

Dès le seizième siècle, Ortelius et Mercator avaient eu l'idée de partager toutes les terres connues en trois mondes, savoir : Monde ancien (orbis vetus) qui embrassait l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; Monde nouveau (orbis novus), qui comprenait l'Amérique ; et Terre australe ou magellanique (terra australis ou magellanica). Varenus fit une autre division en classant toutes les terres connues en quatre continents : Monde ancien (orbis vetus) ; Monde nouveau (orbis novus) ; Terre polaire arctique ou Monde arctique (terra polaris arctica ou orbis arcticus) ; et Terre australe ou magellanique (terra australis ou magellanica).

Plus tard, et bien long-tems avant que l'on eût exploré le contour de la Nouvelle-Hollande et que l'on regardât cette grande île comme un continent, le savant de Brosses avait proposé les trois dénominations suivantes pour la classification des terres australes : Australie, pour la Nouvelle-Hollande et les îles voisines ; Polynésie, pour les archipels répandus dans le grand Océan ; cette dénomination avait été donnée deux siècles auparavant par les portugais Jean de Barros et Diego Coto aux îles Moluques, Philippines et autres situées à l'est de Java ; enfin, Magellanie pour le prétendu continent austral, dont ce savant, avec tous les géographes ses contemporains, admettait l'existence ; rêve géographique, qui ne disparut entièrement que plusieurs années après, lorsque les voyages de Cook et des navigateurs qui le suivirent en démontrèrent la fausseté.

Les géographes modernes français, allemands, anglais, suédois, et, parmi eux, Mentelle, Malte-Brun, Gaspari, Fabri, Pinkerton, Djurberg, Graberg et autres, sentirent la nécessité de classer d'une manière qui fût en harmonie avec les progrès faits par la géographie toutes les terres éparses sur le grand Océan entre l'Asie et l'Amérique, et de regarder leur ensemble comme formant une cinquième partie du monde. Mais ils ne s'accordèrent ni sur les limites qu'il fallait lui assigner, ni sur la dénomination générale qu'il fallait lui imposer. Ces deux points essentiels ont été savamment discutés par MM. Malte-Brun, Brué et Walkenaer en France, et plus tard par Hassel et autres géographes en Allemagne et ailleurs. Les trois premiers s'accordent entièrement pour ce qui concerne les limites à assigner à cette partie du monde, mais ils diffèrent quant à la dénomination ; le premier l'ayant nommée Océanique et les deux autres Océanie. Dès l'année 1780, le suédois Djurberg, à Stockholm, en donna le premier une description méthodique et systématique accompagnée d'une grande carte. M. Graberg depuis long-tems l'appelle Polynésie, dénomination composée de deux mots qui veulent dire multitude d'îles, et qui, par conséquent, est très-convenable à la nature et à la configuration de cette partie du monde. Ce nom a été adopté par d'autres géographes. MM. Gaspari, Hassel et tous les géographes allemands la nomment Australie ; les Anglais, les Anglo-américains, et des géographes d'autres nations paraissent s'accorder à l'appeler Australasie. Ces deux dénominations sont en partie inexactes, parce que plusieurs terres importantes de l'Océanie sont situées à l'est et non au sud de l'Asie. A l'exception de M. Graberg et de quelques autres géographes, les uns et les autres diffèrent des géographes français dans la détermination des limites, puisqu'ils en retranchent toutes les îles du grand archipel Indien, qui forme notre Malaisie ou l'Océanie occidentale des géographes français.

Comme toutes les innombrables terres dont se compose cette cinquième division du globe se trouvent environnées par le grand Océan ou l'Océan par excellence, ce qu'on ne saurait dire des autres parties du monde, qui ont toutes un ou plusieurs de leurs côtés baignés par des océans incomparablement plus petits, et qu'il est d'ailleurs utile et même nécessaire d'avoir pour les habitans de cette cinquième partie une dénomination générale équivalente à celle d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains et d'Américains, nous trouvons qu'il faut absolument conserver le nom sonore d'Océanie, proposé dès l'année 1814 par M. Brué dans l'analyse de sa carte de cette partie du monde, et adopté depuis par M. Walkenaer dans sa Cosmologie en 1815, et par Malte-Brun dans les Nouvelles Annales de Géographie, et même dans les derniers volumes de son Précis. Cette dénomination, au reste, nous paraît convenir parfaitement à la position des continents qu'elle désigne. Mais, comme la division du globe par Mondes, proposée par M. Walkenaer, réunit à l'avantage d'être aussi exacte que la précédente, celui d'offrir des oppositions et des contrastes entre les traits caractéristiques des trois plus grandes divisions de la terre, qui sont encore plus prononcés que ne le sont ceux offerts par ses cinq parties, il nous semble que ce serait faire reculer la science, si, imitant l'exemple des géographes routiniers, on refusait de l'adopter. Combinant donc les deux divisions du globe proposées par ces trois savans géographes, nous trouvons qu'on peut tracer le tableau suivant de la surface de la planète que nous habitons.

ANCIEN MONDE OU CONTINENT ANCIEN, subdivisé en Europe, Asie et Afrique.

NOUVEAU MONDE OU CONTINENT NOUVEAU, qui comprend l'Amérique.

MONDE MARITIME OU CONTINENT AUSTRAL, qui, avec ses dépendances, forme l'Océanie.

La dénomination de Continent Austral, que nous proposons comme synonyme de celle d'Australie proprement dite, et pour compléter le tableau de la plus grande division du globe qu'on puisse tracer, nous paraît convenir parfaitement à la grande île que l'on nomme communément et très-improprement Nouvelle Hollande. Qu'on examine une mappemonde, et l'on verra qu'aucune partie du globe ne se trouve entièrement placée au sud de l'équateur, et que ce n'est qu'une petite partie de l'ancien continent, et la moindre du nouveau qui se trouvent dans l'hémisphère austral. On peut donc donner

justement la dénomination de Continent austral à cette terre qui est trop grande pour être classée parmi les îles, et qui se trouve entièrement au sud de la ligne équinoxiale.

Si l'on objectait que le continent austral est trop petit et trop peu important sous les rapports de sa population et de ses produits, relativement aux autres parties du monde maritime, pour nous autoriser à nous servir de l'expression de continent austral, nous répondrons : Que les grandes divisions du globe devant être fondées sur leurs traits physiques, de préférence à tous les autres, nous trouvons, par le calcul, que l'Australie ou le Continent austral, ayant une surface qu'on peut évaluer d'après les meilleures cartes à 2,204,000 milles carrés, et tout le reste de l'Océanie pouvant être estimé à environ 896,000 milles carrés, le continent sera, aux îles qu'on regarde comme ses dépendances géographiques, dans la proportion de 2,204,000 à 896,000, ou approximativement comme 551 à 224, ou comme 22 à 9. La partie principale surpasse donc de beaucoup la partie accessoire ; et quoique cette proportion soit dans un rapport moindre que celui qu'on observe entre le continent ancien et le continent nouveau relativement à leurs îles respectives, ce rapport cependant est toujours assez grand pour qu'on n'abandonne pas une division qui est en harmonie avec les autres, et qui complète le tableau de la principale classification de toutes les terres du globe.

Quant à ce qui concerne les limites occidentales de l'Océanie qui forment le point discuté entre les géographes français et ceux des autres nations, nous ne ferons que répéter les raisonnemens de notre célèbre ami, qui, dans son Précis, s'exprime de la manière suivante : « En effet, il faut se décider ou à ne voir même dans la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Zélande qu'un appendice de l'Asie, ou il faut créer une nouvelle division qui renfermera ces vastes terres. Une fois la nécessité de cette nouvelle classe admise, on a eu tort de ne pas en déterminer la circonscription d'après des principes purement scientifiques. Pourquoi couper en deux ce grand archipel qui, sur le globe terrestre, présente un ensemble si frappant ? Pourquoi chercher entre les îles Moluques et les îles des Papous une ligne de démarcation que la nature n'y a point tracée ? Le nom d'Asie n'a été donné, par les anciens, qu'au continent qui le porte ; les îles de Sumatra, de Java, de Bornéo, découvertes par les modernes, n'ont été attribuées à l'Asie que parce qu'on ignorait l'étendue de l'archipel dont elles font partie. Pourquoi ne restreindrions-nous pas cette exception dans les limites marquées par la nature ? D'ailleurs la mer de la Chine ne sépare-t-elle pas l'Asie des terres du grand Océan, comme la Méditerranée sépare l'Afrique de l'Europe ? »

Voici maintenant de quelle manière la population du monde est répartie dans ses grandes divisions :

	SUPERFICIE.		POPULATION.	
	Milles carrés de 60 au degré équatorial.	Absolute.	Relative.	
Ancien Monde ou Ancien Continent...	23,437,000	678,000,000	29	
dont en Europe.....	2,793,000	227,700,000	32	
Asie.....	12,118,000	330,000,000	32	
Afrique.....	8,500,000	60,000,000	7	
Nouveau Monde ou Nouv. Continent dit Amérique.....	11,146,000	39,000,000	3.5	
Monde Maritime ou Continent Austral, qui avec ses dépendances forme l'Océanie.....	3,100,000	20,000,000	6.5	
Total pour le globe.....	48,681,000	1,488,222,000		
Partie occupée par les mers.....	110,849,000			
Partie occupée par les terres.....	37,673,000	737,000,000	19.6	

Voyage scientifique de Parrot. — Voici les résultats scientifiques du voyage de M. de Parrot, tels qu'ils sont pour le moment connus du public. Après plusieurs essais infructueux, ce savant physicien est parvenu à la cime de l'Ararat, et a pu mesurer la hauteur de cette montagne célèbre ; elle a 16,200 pieds, et par conséquent elle est de 1,500 pieds plus haute que le Mont-Blanc. M. Parrot a fait niveler barométriquement, par M. de Behaghel, un de ses compagnons, toute la route qui conduit de Tiflis à l'Ararat, ainsi que celle qui va de cette ville par l'Imerehti et la Mingrèche à la redoute Kalch, sur les bords de la mer Noire ; mais ces observations ne sont pas encore calculées. Le voyageur décrit la cime occidentale, qui est la plus haute de l'Ararat, comme une plaine ronde d'environ 150 pas de circonférence ; à l'orient, elle communique par un plateau enfoncé avec l'autre cime qui n'est pas si haute. Au-dessus de 12,000 pieds de hauteur, tout est couvert de glaces et de neiges.

Les instrumens que M. Parrot avait avec lui consistaient dans un appareil, un inclinatoire magnétique de 10 pouces, des baromètres, un appareil d'arpenteur, etc. En fait d'instrumens astronomiques, l'expédition avait un théodolite de Reichen-Reichenbach de 8 pouces, un chronomètre d'Arnold, un de Maynie, un télescope de Dollond de 3 pieds, et un sextant de Trougleton.

M. Parrot était accompagné par M. Behaghel, minéralogiste ; par M. Schieman, savant en zoologie, et par un botaniste, M. Hehn, tous les trois étudiants de l'université de Dorpat.

La peste qui a régné l'été passé dans le district d'Erivan a empêché pendant trois mois les voyageurs de poursuivre le but principal de leur expédition ; ils ont employé ce temps à faire des observations d'histoire naturelle à Tiflis et dans le voisinage : ils ont fait aussi une excursion dans les montagnes du Kakhéthi. Ils ont terminé leur voyage à l'Ararat par le petit Ararat, dont ils ont également atteint le sommet et dont ils évaluèrent la hauteur à environ 12,000 pieds de Paris. Dans leur retour en Russie MM. de Parrot et de Behaghel ont exécuté un nivellement barométrique depuis Astrakhan, le long du Volga, jusqu'à Tsarysin, et de là jusqu'au Don, et le long de ce fleuve jusqu'à la nouvelle ville de Tchekak.

HISTOIRE.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Tout en s'occupant des dispositions militaires pour les jours qui vont suivre, l'Empereur des Français ne néglige point de renouveler le fruit des travaux déjà consommés. De son quar-

tier-général de Brunn, il arrête qu'il sera levé une contribution extraordinaire de cent millions de francs sur la Moravie, l'Autriche et autres provinces déjà occupées par ses troupes. Si la fortune le seconde, comme il l'espère, cette décision de prévoyance, adoptée avant la bataille, pourra devenir une des conditions patentes ou secrètes de la paix.

L'empereur d'Allemagne qui, comme nous l'avons vu, avait déjà fait quelques tentatives de négociation, envoya de nouveau le comte de Giulay auprès de Napoléon. A M. de Giulay il avait cette fois associé le comte de Stadion, personnage connu dès-lors comme très-peu pacifique et ardent ennemi des Français. Napoléon les reçut à Brunn le 27 novembre ; il offrit un armistice pour le cas où on aurait voulu en venir à un arrangement final, mais il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir que cette nouvelle démarche n'était qu'une ruse pour ralentir ses opérations. Les Envoyés autrichiens furent invités à aller s'aboucher avec M. de Talleyrand.

Un autre agent politique désirait aussi être admis auprès de l'Empereur des Français ; c'était le ministre prussien, comte d'Haugwitz, qui, après la signature du traité du 3 novembre, par lequel la Prusse avait accédé à la coalition, avait été chargé de lui porter l'ultimatum nouveau, arrêté entre les trois cours de Russie, de Prusse et d'Autriche. Ce ministre fut retenu sous divers prétextes au quartier-général de Bernadotte qui était encré à Iglau.

A l'exemple de l'empereur François II, Napoléon avait cru devoir faire aussi des démonstrations de son désir pour la paix, mais c'était auprès de l'empereur Alexandre. Il avait envoyé, auprès de ce prince, son aide-de-camp Savary comme pour le complimenter sur son arrivée. Savary, bien accueilli par Alexandre et par le grand-duc Constantin, put rendre à Napoléon un compte fidèle de l'aveugle témérité du jeune état-major qui entourait le monarque russe. Au reste cette confiance avait alors une sorte d'excuse. Les armées russe et autrichienne réunies présentaient une force de plus de quatre-vingt dix mille hommes. L'Empereur des Français n'en avait pas à leur opposer plus de soixante-cinq mille. Sa situation semblait hasardeuse. Elle ne l'eût été qu'avec de plus habiles adversaires.

Malgré leur supériorité numérique, l'intérêt des armées réunies eût été de temporiser, de préparer leur jonction par la Hongrie avec l'archiduc Charles, et de donner à la Prusse le tems d'arriver sur le théâtre de la guerre. Tant de prudence n'était pas compatible avec la présomption de la cour militaire d'Alexandre. D'ailleurs l'imprévoyance et la rapacité des troupes russes ayant dévoré en peu de jours toutes les ressources du pays qu'elles occupaient, il fallait ou marcher en avant ou faire un pas rétrograde. Ce dernier parti eût trop coûté à leur orgueil. Dès le 24 novembre, on s'était décidé à un mouvement offensif, mais l'embarras des subsistances le fit retarder de deux jours. Le 27, l'armée combinée se mit en marche sur cinq colonnes, les trois premières sous les ordres des généraux russes, les deux dernières sous ceux du prince Jean Lichstenstein, commandant l'armée autrichienne. A leur suite venait la réserve, forte de dix bataillons et de dix-huit escadrons, commandée par le grand-duc Constantin. Mal informé de la position des Français, le général Kutusof ne s'avancant qu'avec beaucoup de circonspection, mais ayant appris que l'avant-garde française qui occupait Wischau n'avait pas été renforcée, il la fit attaquer aussitôt. L'attaque était prévue. Le général Treilhard, qui occupait ce poste, avait ordre de se retirer sur Rausnitz ; mais, quoique protégé par le prince Murat, il ne put opérer sa retraite sans laisser à l'ennemi une centaine de prisonniers. Encouragés par ce premier succès, les Russes attaquèrent Rausnitz le soir même. Ce point fut défendu quelque tems, quoique Bagration y employât toutes ses troupes et toute son artillerie ; le prince Murat, en l'abandonnant ne se retira que de manière à attirer l'ennemi à sa suite.

Le lendemain 28 novembre, l'armée combinée se déploya en avant de Wischau, où fut établi son quartier-général. Sa confiance allait croissant, à mesure qu'elle avançait sur le terrain où l'avait appelée l'Empereur Napoléon. Dès le 20 novembre, s'étant porté sur le plateau d'Austerlitz où étaient cantonnées les divisions du maréchal Soult, il avait dit aux généraux qui le suivaient, en leur montrant les villages intermédiaires : « Messieurs, étudiez bien ce terrain ; sous peu de jours ce sera votre champ de bataille. »

Le 29, Napoléon établit son bivouac à deux lieues en avant de Brunn, sur une hauteur que les soldats appellèrent butte de l'Empereur. Sa droite était appuyée au lac de Ménitz ; le centre était couvert par des terrains marécageux et des ruisseaux encaissés, sa gauche, arrêtée au pied d'une chaîne de montagnes, avait de vant elle le Bosenitzberg, montagne escarpée, qu'il avait nommée le Santon, parce qu'elle lui rappelait une position semblable en Égypte. Toutes ces dispositions défensives semblaient avoir pour but de masquer une retraite. Les Russes y furent trompés. Leur seule crainte était qu'il n'échappât ; ils ne songeaient qu'à l'envelopper. Tout tendait à les entretenir dans cette erreur. Murat fit une reconnaissance ; il échangea quelques boulets, et se hâta de se retirer comme redoutant un engagement dangereux.

Dans le même moment, le 30, Napoléon faisait proposer une entrevue à l'empereur Alexandre. Au lieu de l'accepter, ce monarque se contenta de lui envoyer son aide-de-camp, le prince Dolgoruki. Celui-ci fut reçu par Napoléon aux avant-postes, circonstance nouvelle, indice certain de l'inquiétude des Français. On travaillait à force à des retranchements ; les grand-gardes françaises étaient très-rapprochées les unes des autres. Tout annonçait un effroi précurseur d'une ruine prochaine. La conférence même du prince Dolgoruki avec Napoléon répondit à ces signes extérieurs. Le monarque français resta dans une extrême réserve, tandis que, tout fier de la faveur de son souverain et d'une mission qui le mettait à portée de faire entendre à Napoléon un superbe langage, auquel celui-ci n'était pas accoutumé, l'aide-de-camp russe, tout plein des projets formés avec l'Angleterre, ne se refusa aucune des indiscrétions propres à trahir les vues les plus secrètes de son cabinet. Considérant Napoléon comme déjà battu, il ne lui montrait la possibilité de la paix que moyennant sa renonciation à la couronne de fer, l'abandon de l'Italie et la cession de la Belgique. Napoléon sut tout entendre ; il sut contenir son

indignation, et laissa son vaniteux interlocuteur dans l'ivresse de ses folles espérances. Retourné auprès de l'empereur Alexandre, le prince Dolgorouki ne fit que fortifier les illusions du quartier-général; et, en marchant au combat, on semblait ne songer qu'à prendre l'armée française toute entière ou à l'anéantir. La vieille expérience des généraux autrichiens voulait en vain tempérer cette chaleur présomptueuse. Leur voix retentissait sans être entendue. Les Autrichiens n'étaient pas des Russes; les fautes des Autrichiens avaient fait toute la gloire des Français. Ce fut ce sentiment d'orgueil, partagé par Kutusof lui-même qui dicta ses manœuvres.

Le 1^{er} décembre, l'armée russe, dans l'espoir de tourner l'armée française, défila par une marche de flanc sur une ligne de quatre lieues, en longeant l'armée française, qui paraissait ne pas oser sortir de sa position. Napoléon, pour employer ses propres termes, aperçut ce mouvement avec une *indicible joie*. « Avant demain au soir, dit-il au général Berthier, cette armée est à moi. » Il adresse sur-le-champ une proclamation à ses soldats, proclamation digne d'eux et de lui. « Pendant que les Russes, leur dit-il, marcheront pour tourner ma droite, ils me prêteront le flanc. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups. — Tu n'auras pas besoin de t'exposer, lui dit le soir un de ses vieux grenadiers, tu n'auras à combattre que des yeux; demain nous t'amènerons les drapeaux et l'artillerie russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. » L'idée de l'anniversaire du couronnement est aussitôt saisie; quelques fanfares de paille s'allument en commémoration de ce jour, et en un instant on voit briller une immense ligne de feu sur laquelle retentissent des acclamations d'un enthousiasme, augure infallible de la victoire. Quel autre guerrier, général ou monarque, put jamais se flatter d'avoir fait naître dans l'âme de ses troupes d'aussi vifs et d'aussi généreux transports!

Dans la nuit, l'Empereur fit ses dernières dispositions. Il donna le commandement de la gauche au maréchal Lannes; celui du centre, à Bernadotte; celui de la droite, au maréchal Soult. Le maréchal Davoust fut détaché sur l'extrême droite avec la division Friant et avec la division de dragons du général Bourcier, pour y contenir l'aile gauche de l'ennemi. L'Empereur se tenait en réserve avec dix bataillons de la garde et les dix bataillons d'Oudinot, commandés en ce moment par le général Duroc, Oudinot ayant été blessé à Guntersdorf. A une heure du matin, l'Empereur était à cheval, attendant avec impatience les premiers rayons du jour; le soleil se leva radieux, amenant avec lui l'une des plus belles journées de l'automne. Chaque maréchal reçut ses derniers ordres et rejoignit son corps au galop. « Soldats, dit Napoléon en passant devant quelques régimens, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre; » et les cris répétés de *Vive l'Empereur* lui répondirent que la foudre était prête et n'attendait que son signal.

Une canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite. C'était l'avant-garde ennemie qui déjà l'avait débordée. Dans ce mouvement résidait la grande pensée de Kutusof. Cette pensée avait été devinée par Napoléon. Le maréchal Davoust était là. Les Russes avaient cru que, pour tourner la droite de l'armée française, il ne fallait que marcher. Il fallait combattre et vaincre. Le combat sur ce point fut des plus opiniâtres. Les villages de Telnitz et de Sokolnitz furent le théâtre d'incroyables efforts, dix fois renouvelés entre le maréchal Davoust et des forces plus que doubles des siennes. Le général autrichien Kienmayer y déploya autant d'habileté que de persévérance. La première, la deuxième colonnes russes et une partie de la troisième furent occupées tout le jour sur ce terrain, éloignées ainsi du vrai champ de bataille. Ces divers corps agissaient sous la direction du général russe Buxhofden.

Presqu'au même instant où l'action commençait, pour ainsi dire, en dehors de l'armée générale, le maréchal Soult, qui commandait la droite de l'armée, s'était dirigé sur les hauteurs de Pratzen, occupées par la quatrième colonne de l'armée ennemie. Cette quatrième colonne, où se trouvait le général en chef Kutusof, formait le centre de l'armée. Après de savantes manœuvres et de brillans combats, Soult resta maître des hauteurs de Pratzen, et bientôt après s'empara des hauteurs d'Augzd, ôtant à l'ennemi par cette double opération, la possibilité de rétablir la bataille.

Bernadotte avec le centre, Murat avec sa cavalerie, Lannes avec la gauche, n'avaient pas pris une part moins active au grand événement qui se préparait. Ils avaient devant eux le prince Jean de Lichtenstein, Bagration, presque toute la cavalerie des armées combinées et les réserves commandées par le grand-duc Constantin. Dès le matin, Napoléon avait donné ordre au maréchal Bernadotte de porter ses deux divisions vers les hauteurs de Blasowitz. Murat s'était mis en bataille à la gauche de Bernadotte, et Lannes s'appuyait au Santon ou montagne de Bosenitz. Telle avait été la confusion produite par les faux mouvemens de l'ennemi que le grand-duc Constantin qui commandait les réserves, se trouvait, en première ligne, aux prises avec les tirailleurs de Bernadotte et la cavalerie du général Kellermann. Celui-ci, ramené par des forces supérieures jusque sur notre infanterie et ayant passé dans les intervalles pour aller se reformer en arrière, les uhlands qui le poursuivaient, élançés dans ces mêmes intervalles furent criblés et presque détruits par le feu croisé de nos bataillons. Murat et Lannes, de leur côté, gagnaient du terrain. Les charges de cavalerie s'exécutaient de manière qu'heureuses, elles fissent beaucoup de mal à l'ennemi, et que, dans le cas contraire, on pût se replier sur l'infanterie qui marchait toujours en avant pour la soutenir. Un corps de dragons russes étant venu se jeter entre deux régimens de notre infanterie, ces régimens formèrent leurs carrés et écrasèrent ce corps sous le feu de leur mousqueterie. Les hauteurs de Blasowitz, attaquées à la fois par la gauche de Bernadotte et par la droite de Lannes, furent emportées; l'aile droite des alliés fut successivement chassée de toutes ses positions, et, après avoir perdu beaucoup d'hommes et d'artillerie, elle fut obligée de se retirer sur Austerlitz, quartier-général des deux Empereurs. Ainsi, il n'y avait plus, du côté de l'ennemi, une armée uni-

que, agissant dans un seul système et dont les parties se soutinssent entre elles. C'étaient trois armées différentes, isolées, ayant les Français en tête et sur leur flanc, et ne pouvant plus opposer qu'une bravoure sans calcul, une résistance locale et sans ensemble. Du côté des Français, au contraire, tout était lié, tout marchait d'accord et s'entraidait pour le résultat commun. Le maréchal Soult prêtait son appui au maréchal Davoust qui seul n'eut jamais pu résister aux forces réunies contre lui, et, d'un autre côté, la division du général Drouet, détachée du corps de Bernadotte, allait remplacer une des divisions du maréchal Soult sur les hauteurs de Pratzen.

Cependant, pour rétablir la communication du centre des armées combinées avec la gauche, la réserve de la garde impériale russe avait été lancée contre l'infanterie française. Deux bataillons du quatrième régiment de ligne, heurtés par la garde russe à cheval, furent dispersés, quoiqu'en se défendant avec vaillance; les sous-officiers qui portaient l'aigle du régiment furent tués; l'aigle fut enlevé par l'ennemi. Napoléon n'était pas loin, il précipita aussitôt la cavalerie de sa garde sur la garde russe. Le général Rapp, à la tête des mamelucks, de deux escadrons de chasseurs et deux escadrons de grenadiers, tombe sur elle avec une irrésistible impétuosité. La lutte fut vive, ardente, mais elle ne fut pas longue; les Russes furent enfoncés, mis dans le plus grand désordre; une partie fut sabrée, une partie fut prise et parmi les prisonniers se trouva le prince Reppin, colonel des chevaliers-gardes; le grand-duc Constantin lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Du haut du plateau d'Austerlitz, les deux empereurs, témoins de cette terrible mêlée, purent juger par leurs propres yeux à quelle héroïque nation ils avaient affaire. Partout la vigueur avait été la même; il n'était qu'une heure après midi, et la victoire était complètement décidée. A l'extrême droite seulement, la canonnade se faisait encore entendre. Là le général Davoust avait long-tems avec des forces bien inégales, disputé le terrain à l'ennemi, et ensuite, secondé par le maréchal Soult, il avait acculé les Russes et les Autrichiens aux deux lacs de Ménitz et de Satschau. L'arrivée de l'Empereur sur ce point, avec vingt pièces de canon, accéléra aussi de ce côté le dénoûment qui déjà n'était plus douteux; l'un des corps russes, sous les ordres de Buxhofden, qui emmenait avec lui trente-huit pièces d'artillerie avec leurs caissons, voulut suivre une ancienne digue submergée d'Augzd à Satschau, et se confiant à la solidité trompeuse de la glace, alla s'engloutir dans les eaux de ce lac. Plus heureux, quoique maltraités vivement par nos troupes et notre artillerie, quelques régimens autrichiens purent échapper en se pressant dans la digue étroite par laquelle les deux lacs sont séparés. Une partie du corps russe de Doctorow fut écrasée par nos troupes, ou, trahie par la glace qui se rompit avec fracas sous le poids de l'artillerie et des bagages, périt misérablement dans le lac de Ménitz, scène affreuse qui rappelait aux vieux soldats d'Egypte le spectacle que leur avait offert Aboukir.

Pour Napoléon ce n'est pas tout de vaincre; d'autres devoirs lui restent encore. Il parcourt le champ de bataille, hâte les secours pour les blessés, leur adresse de consolantes paroles, et reçoit encore les preuves énergiques de leur dévouement; il se présente aux bivouacs, il remercie les soldats, il les félicite sur leurs belles actions, il les félicite tous, car il n'en est pas un qui ne se soit conduit en héros. Ce n'est qu'à près minuit qu'il va s'arrêter à la maison de poste de Posorsitz. La bataille a été gagnée; maintenant il faut en recueillir les fruits. Il expédie à tous les corps des ordres pour suivre les débris de l'armée combinée sur les diverses routes ouvertes à la fuite. A la pointe du jour, l'armée française était tout entière en mouvement.

Les résultats de la journée du 2 étaient immenses: le nombre des hommes mis hors de combat dans l'armée combinée, a été évalué à quarante mille, distribués de la manière suivante: dix mille morts sur le champ de bataille, vingt mille prisonniers parmi lesquels dix-neuf mille Russes, et à-peu-près mille Autrichiens; dix mille hommes blessés, dispersés ou perdus. En're les prisonniers on remarquait trois lieutenans-généraux, six généraux-majors, vingt officiers supérieurs et huit cents autres officiers de tout grade. L'armée combinée avait perdu quarante drapeaux, quatre-vingt-six pièces de canon, quatre cents voitures d'artillerie et tous ses gros bagages. Les Français ont avoué six mille blessés, mais seulement neuf cents hommes tués, nombre qui semble trop faible, et qui cependant selon tous les militaires peut être exact, puisque c'est surtout dans le moment de la déroute que la mort promène sa faux sur le parti vaincu. On ne doit pas oublier en outre que l'armée française n'était que de soixante-cinq mille hommes, et que sur ce nombre, ni les réserves de l'infanterie de la garde, ni les dix bataillons de grenadiers d'Oudinot ne prirent part à la bataille.

Pour mieux faire saisir l'ensemble de cette grande journée, je me suis borné, avare de noms propres, à mettre en scène les maréchaux qui commandaient les corps d'armée; mais la justice et l'honneur des familles exigent que je mentionne du moins les autres chefs qui conquièrent sur ce terrain une part d'immortalité. Comment passer sous silence, dans le corps du maréchal Lannes, les généraux de division Suchet et Caffarelli; dans celui de Bernadotte, Rivaud et Drouet; dans celui de Soult, Vandamme, Legrand et ce brillant Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, n'en resta pas moins tout le jour sur le champ de bataille; dans celui de Davoust, Friant et Gudin? Pour la cavalerie commandée par Murat, il faudrait nommer tous les généraux et tous les colonels; cependant on doit distinguer les généraux Kellermann, Sébastiani, Walther, Beaumont, d'Hautpoul et Nansouty; les généraux blessés étaient Sébastiani, Kellermann, Walther, Walhubert, Compans et Rapp. Walhubert seul mourut de ses blessures. « Je voudrais avoir plus fait pour vous, écrit-il, à ses derniers momens, ce général à Napoléon. Dans une heure je ne serai plus, je n'ai pas besoin de vous remercier; mander ma femme et mes enfans. » La recommandation était, en effet, superflue; ses enfans et sa femme étaient assurés de la reconnaissance de l'Empereur. Ce genre de dette était sacré pour lui.

La négociation est surtout nécessaire pour les princes qui n'ont plus d'armée. Dès le soir du 2, l'empereur François

avait envoyé un parlementaire, qui, le 3, à quatre heures du matin, se présenta aux avant-postes de Bernadotte, et fut conduit à Napoléon. Ce parlementaire, le prince Jean de Lichtenstein, venait, au nom de son souverain, réputé commandant de l'armée combinée, demander un armistice et proposer une entrevue. Le choix du parlementaire était agréable à l'Empereur, et lui parut déceler un désir sincère de la paix. Napoléon accueillit avec distinction le prince de Lichtenstein; mais afin de laisser à son armée l'étendue d'action qu'il croyait encore utile, il n'accepta l'entrevue que pour le lendemain 4 décembre. Elle eut lieu aux avant-postes français auprès de Sarut-Schitz.

En conduisant l'empereur d'Allemagne au feu de son bivouac: « Je vous reçois, lui dit-il, dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. — Vous en tirez si bon parti qu'il doit vous plaire, » répondit François II. L'entrevue dura près de deux heures. On s'est récrié sur le langage que les bulletins français ont prêtés à l'empereur d'Allemagne relativement aux Anglais. « Ce sont, dit ce prince, du moins selon les bulletins français, ce sont des marchands qui mettent en feu le continent pour s'assurer le commerce du monde. » Pourquoi, dans un entretien avec Napoléon, dont tous les raisonnemens devaient tendre à inspirer cette opinion, pourquoi dans cette disposition naturelle d'esprit, qui donne à l'argumentation du vainqueur tant de puissance sur l'esprit du vaincu, l'empereur d'Allemagne, dans la position où il se trouvait par suite des excitations britanniques, n'aurait-il pas, et même de bonne foi, porté un tel jugement sur la conduite de l'Angleterre? Les princes d'ailleurs sont-ils donc si scrupuleux dans leurs paroles à l'égard des alliés qu'ils quittent, auprès d'un adversaire redoutable dont ils recherchent l'amitié...?

Dans l'entrevue des deux empereurs, le principe d'un armistice fut convenu. On en laissa les conditions à régler à des plénipotentiaires qui seraient respectivement nommés. Le point le plus délicat de cette conférence était la demande d'une trêve pour les restes de l'armée russe déjà cernés par les Français. Napoléon y consentit: « J'arrêterai, dit-il, la marche de mes colonnes; mais V. M. me promet que l'armée russe retournera en Russie. — C'est l'intention de l'empereur, répliqua François II, je puis vous l'assurer. D'ailleurs dans la nuit vous pourrez vous en assurer par vos propres officiers. »

Le général Savary fut envoyé vers l'empereur Alexandre. « Puis-je me retirer en sûreté? » lui dit ce prince. « Oui, Sire, si V. M. ratifie ce qui a été convenu entre les empereurs d'Autriche et de France. — Et qu'est-ce? — Que l'armée de V. M. se retirera chez elle par les journées d'étape qui seront réglées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai l'ordre de l'empereur de me rendre aux avant-postes qui vous ont déjà tourné et d'y donner des ordres pour protéger votre retraite, l'Empereur voulant respecter l'amitié du premier consul. — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. » Le bulletin du 5 décembre qui renferme ces détails, se termine par les mots suivans: « On assure que l'Empereur a dit, après sa conférence avec l'empereur d'Allemagne: Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire et prendre toute l'armée russe et autrichienne; mais enfin quelques larmes de moins seront versées. »

(Histoire de France, par M. Bignon.)

LITTÉRATURE.

COUP-D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE.

« La littérature hollandaise, dit M. Tissot, dans sa préface des *Baisers de Jean second*, peu répandue chez nous, est riche et féconde; elle possède, dans les genres les plus élevés, des ouvrages où brillent des beautés d'un ordre supérieur. Parmi ses poètes, les uns ont embouché avec succès la trompette héroïque, les autres ont prêté à Melpomène un langage digne d'elle; d'autres encore, doués par la nature de la grâce et de la mollesse antiques, ont essayé de ranimer la lyre si long-tems muette d'Ovide et d'Anacréon. »

Après cette citation, où un homme de talent et de goût rend franchement justice à la littérature hollandaise, nous passerons en revue les auteurs les plus renommés en Hollande, et dont les œuvres méritent de franchir les rives l'Amstel.

La langue hollandaise est une branche de la langue germanique; les troubadours du XIII^e siècle accréditèrent ce dialecte par leurs chants, et le siècle suivant vit naître trois poètes: Maerlant, Jean Hélu et Mélis Stoffe, dont les poésies hâtèrent la fixité de la langue, qui toutefois ne fit guère de progrès pendant les XV^e et XVI^e siècles. Plusieurs auteurs et savans hollandais écrivirent en latin à cette époque et s'imortalisèrent: leur génie avait senti la nécessité d'adopter une langue faite et répandue, qui offrirait tant de moyens de développemens à leurs vastes connaissances. C'est ainsi que l'on vit sortir d'un long sommeil la poésie, la philosophie, les mathématiques, la géographie, la botanique, la chimie, l'anatomie et la jurisprudence.

L'université de Leyde s'éleva sur les ruines du despotisme, et ne tarda pas à devenir une des plus célèbres écoles de l'Europe. La langue hollandaise rejeta l'abus des mots étrangers, et se montra tour à tour noble, naïve, fine et gracieuse. Hooft parut enfin; poète et prosateur, il enrichit sa langue de tous les dons du génie, et rivalisa avec les auteurs grecs, latins et italiens. Ses *Histoires des Pays-Bas* lui ont valu le surnom de Tacite hollandais. Comme poète, sa versification est pleine de pensées, élégante et harmonieuse.

Vondel s'arma du poignard de Melpomène, et fit paraître *Palamède*: avant que Corneille eût créé son premier chef-d'œuvre. Les pièces de Vondel offrent partout des beautés dignes d'Homère, de Shakespeare, de Corneille; mais elles ne sont pas exemptes des défauts que l'on remarque dans les écrits des hommes de génie qui naissent après des tems barbares. Vondel donna successivement plusieurs tragédies tirées des anciens, et *Lucifer*, *Marie Stuart* et *Gysbrecht van Amstel*, pièce nationale. Vondel obtint aussi de grands succès dans la poésie lyrique et dans la satire.

Cots rendit la poésie populaire. Doué d'un esprit observateur, il sait donner à sa narration une couleur tellement attrayante, qu'il réveille constamment la curiosité du lecteur. Il n'est point de ménage en Hollande qui ne possède un exemplaire de Cots; Cots et la bible vont de compagnie; la poésie de Cots est à la portée de tout le monde: simplicité et naturel sont les deux qualités distinctives de son style.

Cette époque produisit encore deux poètes distingués, Huygens et Antonidès. Le premier, aux pensées délicates, réunit la finesse des observations et la grâce des tournures; on lui reproche pourtant une tendance à la précision qui le rend parfois peu clair. Le second fit jouer une tragédie à dix-huit ans, publia à vingt ans son poème *Bellone aux fers*, et plus tard son chef-d'œuvre *la Rivière de l'Y*, qui fit sa fortune. Une maladie de langueur l'emporta au milieu de sa carrière et de ses triomphes.

Au commencement du XVIII^e siècle, Poot se distingua dans la poésie pastorale. Inspiré par les Muses, sur le soc de la charrue, il devint le poète de la nature, et la nature se plut à embellir ses chants des doux rêves du bonheur.

La langue hollandaise compte peu d'auteurs comiques; et si Langendyk n'eût point existé, on serait tenté de croire qu'elle se plie difficilement à l'art de Thalie. Il est vrai que Langendyk a souvent écrit pour la multitude; mais ses nombreux ouvrages offrent aussi la fidèle peinture des vices et des ridicules de la société et lui ont assigné le premier rang parmi les auteurs comiques de sa nation.

Nous citerons encore avec éloge Onno-Zwier-Van-Haren, qui publia des tragédies, des odes et *les Gueux*, poème épique sur la guerre des Espagnols dans les Pays-Bas. Cet ouvrage estimé nous retrace, avec énergie, le triomphe de la liberté sur le despotisme.

En suivant l'ordre des tems, nous remarquons dans Styl la vivacité de l'éloquence jointe à l'élégance classique. La Hollande possède en lui un bon historien, et un philosophe d'un grand mérite.

Passant à une époque rapprochée, nous voyons des contemporains, dont quelques-uns sont déjà moissonnés par la mort, donner à la langue hollandaise une nouvelle vie, une nouvelle gloire, et la relever d'une espèce de décadence momentanée. A leur tête, nous plaçons Bilderdyk, l'un des plus grands talents qu'ait jamais possédés la Hollande. Grand poète, excellent prosateur, savant distingué, pourquoi faut-il qu'on ait à lui reprocher une philosophie gothique ennemie de toute idée libérale? Avec d'autres principes philosophiques, rien n'eût manqué à sa gloire. Il a essayé tous les genres et a réussi dans presque tous. Ses tragédies sont ses moindres titres; on y trouve des beautés; mais le défaut d'intérêt les écarte de la scène.

La littérature hollandaise ne doit pas une moindre partie de son lustre à la muse de Feith; ses poèmes, ses tragédies, ses poésies fugitives, ses lettres lui ont assuré une belle place dans la postérité. Parmi ses œuvres philosophiques on remarque *le Tombeau*, poème en quatre chants. Ce poème, traduit en vers français par M. Aug. Clavareau, auteur Belge, est à sa seconde édition en Belgique; l'original en a eu six en Hollande.

Les bords de l'Amstel ont aussi leur poète érotique; Belamy qu'une mort prématurée enleva aux lettres, a publié des ouvrages pleins de grâce, de mollesse et de simplicité. Ses chants patriotiques se distinguent par la force des idées et par un amour passionné pour la patrie.

Tollens, par son talent aimable, par ses conceptions pleines de goût et de grâce, peut être regardé comme le Legouvé hollandais. Une sensibilité délicate, une bonhomie franche dominant dans ses écrits. Il sait aussi s'élever quand le sujet le commande; ses *Bataves à la Nouvelle-Zemble* en sont la preuve; * mais c'est surtout dans la peinture des sentimens purs et profonds que Tollens est parfait.

Le Parnasse hollandais nomme encore un grand poète: Helmers, à 18 ans, parut dans la carrière des lettres, pour y faire, à chaque pas une ample moisson de lauriers; nous ne citerons ici que son chef-d'œuvre de patriotisme: *la Nation hollandaise*, poème en six chants †, où le génie respire à la fois l'humanité, l'horreur des tyrans et l'amour de la patrie porté jusqu'au plus haut point de l'enthousiasme. Cet ouvrage renferme des tableaux sublimes, des épisodes intéressans et d'admirables rapprochemens historiques. Helmers mourut en 1813.

Au premier rang des lyriques hollandais, nous trouvons Kinker, poète et philosophe distingué, actuellement professeur à l'université de Liège. Kinker a aussi travaillé pour le théâtre; nous devons à sa muse plusieurs tragédies et une traduction des templiers. Ses poèmes philosophiques sont revêtus des couleurs les plus poétiques et les plus brillantes. Parmi les favoris de Melpomène nous plaçons encore Wisolins, auteur de tragédies restées au théâtre. On lui reproche toutefois une trop grande servitude à suivre les règles d'unité de tems et de lieu, et l'on voudrait qu'il se défit de ces maillots du génie.

Sur la liste des prosateurs, nous lisons aujourd'hui Vander-Palm, Van-Hall, Hlogendorp, Van-Hemert, Loosjes, Stuart, Scheltema, Van-Kampen, etc., etc., dont les écrits se recommandent par le goût, la saine philosophie et l'éloquence.

MÉLANGES.

DES MOTS A LA MODE.

La mode a ses préjugés comme toutes les autres parties de la science humaine. Ainsi, beaucoup de gens croient être à la mode parce qu'ils sont habillés suivant les prescriptions de ces journaux vulgaires que nous combattons de tout notre pouvoir. Cette croyance est une erreur. De là procèdent tous les dégoûts et les mécontentemens qui mortifient l'amour-propre de quelques personnes assez indifférentes pour ne pas songer à toutes les obligations imposées par le bon goût et le savoir-vivre. Il ne

* Ce poème, traduit en vers français par M. Aug. Clavareau, a eu deux éditions en Belgique.

† Traduit en vers français par le même.

suffit pas d'avoir la véritable étoffe nouvelle, de s'habiller chez Blain, de faire faire ses robes par Victorine; ses voitures, chez Thomas-Baptiste; ses *tigres*, en Angleterre; ses gants, chez Bodier; pour être à la mode, il faut encore saluer, parler, chanter, s'asseoir, discuter, manger, boire, marcher, danser comme le veut et l'ordonne la mode. Or, jusqu'à présent ces détails importans, ces transitions brusques, ces mutations atmosphériques, ont été dédaignées; mais, disons-le franchement, ce dédain était ignorance chez nos devanciers, comme c'est une impuissance chez nos rivaux.

Aujourd'hui ces nuances ont acquis une véritable importance; car maintenant que nos mœurs tendent à tout niveler, maintenant que le commis à douze cents francs peut l'emporter sur un marquis par la grâce des manières, par l'élégance du costume, et peut quelquefois l'écraser par la puissance de la parole, les nuances seules permettent aux gens comme il faut de se reconnaître au milieu de la foule.

Cet article sera spécialement destiné aux mots à la mode; car ce langage est ce qui trahit le plus promptement l'ignorance. Si le singe n'avait pas dit un mot, le dauphin l'aurait mis à terre.

Les mots nouveaux créés par les événemens, ou ceux que le caprice met à la mode, prêtent d'abord à la conversation de ceux qui s'en servent je ne sais quoi d'amphigourique et d'obscur qui leur donne une supériorité soudaine. Ils paraissent profonds à ceux qui ne les comprennent pas. En France nous sommes presque tous dépourvus de cette espèce de courage qui consiste à dire: Monsieur, je ne connais pas l'expression que vous venez d'employer....

Ainsi un homme au courant de la mode des mots se trouve armé d'un immense pouvoir.

Il a le droit de toiser assez impertinemment le niais qui lui demande la signification d'un mot;

Ou de lui rire au nez;
De s'écrier: Quoi! vous ne savez pas ce mot-là?
De le lui expliquer avec une condescendance cruelle;
De lui faire subir une dissertation;
De prouver à tout le monde que ce monsieur est en arrière;
De parler grec, arabe, sanscrit, ou latin, etc., etc.

Mais en général, en France, nous feignons toujours de comprendre l'énigme, et nous prenons une haute idée de celui qui la propose.

Poursuivons.
L'homme qui possède le secret du langage à la mode, ne parlant pas comme un autre, a le bonheur d'entendre dire de lui: Monsieur un tel a une certaine manière de s'exprimer... Je ne sais, mais sa conversation a quelque chose de distingué.....

Examinons certains mots nouveaux, et prouvons, par des exemples, l'immense parti qu'un homme à la mode peut en tirer. Vous arrivez dans un château, et le soir on lit un article de journal, un livre, un roman, ou tout ce que vous voudrez enfin..... La lecture finie, chacun porte son jugement. Votre tour arrive, vous trouvez avec la maîtresse de la maison que le livre est mal écrit, avec le mari qu'il est bien pensé, avec telle personne qu'il y a des tableaux, avec telle autre qu'il y a des caractères. « Mais, ajoutez-vous, ce n'est pas cela!... Aujourd'hui..... »

Tout le monde vous regarde.
« Aujourd'hui, il faut que les livres, comme toutes les choses au surplus, aient de l'actualité..... »

Puis vous prenez les pincettes et vous tisonnez sans jeter un coup-d'œil sur le cercle. Le lendemain presque tout le monde se servira du mot *actualité*, mais à tort et à travers; et vous distinguerez alors facilement une personne d'esprit, d'un sot, un homme ou une femme véritablement à la mode.

Un important du voisinage vient faire une visite: c'est un parvenu de l'empire qui tranche, qui contredit. L'on vous demande votre opinion.

« C'est un homme cassant..... »
Cherchez!.....

Quelques jours après une dame se sert de cette expression à contre-sens, alors vous la proclamez — une femme remarquablement amusante.

Vous parlez politique, chez un grand propriétaire, où vous voyez autour de la table M. le préfet, monseigneur l'évêque, des ministériels, des absolutistes et une dizaine de libéraux. Au dessert, la discussion s'échauffe. Vous vous apercevez que la partie est égale, qu'on se jette à la tête des raisonnemens sans consistance, que les mots révolution, anarchie, libéralisme, absolutisme servent d'étendard aux passions.

« Hé, messieurs, dites-vous, où avez-vous la tête... Que parlez-vous de libéralisme? mais le libéralisme est mort, il a fait son temps. »

Tout le monde se tait.

« Il y a quelque chose de plus fort et de plus complet en avant. Absolutisme, libéralisme, ce sont de vieilles idées. »

Personne ne veut être vieux.

« Le siècle marche sous la conduite d'une pensée providentielle. »

Ce mot est comme *Abracadabra*. Chacun vous courtera pour savoir ce que vous avez voulu dire.

Vous arrivez dans un de ces salons parisiens où l'on fait et l'on défait les réputations, où se discute tout ce qu'il y a de plus sérieux en matière de mode et de frivolité, l'on vous parle de madame Devrient, et la maîtresse de la maison vous demande ce que vous en pensez, vous, homme du Marais, et alors vous dites: « Madame, elle a été sublime hier... »

Deux ou trois élégans qui avaient quelque respect pour la façon de votre habit, pour le bon goût de votre canne, pour l'agencement de votre cravate, vous tournent le dos, et vous devinez qu'il vous est échappé une sottise.

« Oh! elle a été étourdissante!... » vous répond la maîtresse de maison.

Comprenez-vous?... Le mot *étourdissant* était le chaînon qui devait lier toutes les parties de votre être et de votre toilette. « Vous êtes un homme incomplet, une belle qui n'a qu'un œil, aurait dit Savarin. »

Aujourd'hui, toutes les admirations, toutes les impressions, tout se résume, tout se résonne par — *étourdissant!*

Divin, adorable, merveilleux... Bah! vieux style! Un

homme n'a rien exprimé s'il ne dit pas: « J'ai lu la *Confession*, la préface est étourdissante. »

Un homme qui ne se sert pas de ce mot, qu'est-ce?... rien, ce n'est pas un être, il ressemble à ceux qui lisent le *Constitutionnel* en prenant un petit verre, et qui portent un chapeau d'osier.

Étourdissant est le point culminant du langage; mais à l'autre extrémité du système se trouve le mot *turpide*. Quelques douairières du faubourg Saint-Germain disent plus élégamment: *C'est outrageusement mauvais.*

Il y a une expression qui commence à prendre, et qui lutte avec ce terrible *ÉTOURDISSANT*, c'est: *Elle n'a été que ravissante.* Nous ne jurerions pas que, par suite de la finesse de cette gracieuse flatterie, *étourdissant* ne fut renversé.

Le fameux — *vieillard stupide!* a déconsidéré le — *stupide!* qui régnait depuis long-tems.

Mais occupons-nous de ces mots qui répondent à tout, qui résument tout, vous savez d'une discussion et sont comme une monnaie avec laquelle on paie argent comptant.

Aujourd'hui que la poésie est morte et qu'elle n'est plus dans les livres, la mode veut qu'on voie de la poésie partout. *Il y a de la poésie!*... est une phrase devenue comme neutre. Elle s'applique à tout. Vous parlez de Taglioni: « Il y a de la poésie dans sa danse. »

Cependant il existe un mot beaucoup plus puissant: *Il y a du drame.* Avec ce mot-là, vous égorgez sans pitié une dispute critique. — Vous jetez-là tout un siècle et sa pensée, à la tête de vos auditeurs. — Ainsi, Bonaparte, Quel drame! — Quel drame que ce livre! — Que voulez-vous qu'on dise après vous.

Si vous êtes au bord d'une pièce d'eau bien tranquille, bien claire, par une soirée bien calme, auprès d'une jeune fille, dites-lui: *Il y a du drame là!*...

Vous voyez passer un corbillard, dites à votre voisin: *Il y a du drame!* La cour d'assises, Frilay, Bouquet, — « *Il y a du drame.* — La cour, drame. — Le bague, drame. — Il est partout, excepté au théâtre. »

« Il y a de la poésie. — Il y a du drame. » Avec ces deux phrases, vous avez tout le secret des gens qui pâlisent à se faire une réputation; vous êtes à leur hauteur, vous les comprenez et votre langage est homogène avec votre toilette; enfin vous êtes de votre époque.

A propos de tous les grands enfans précoces qui s'agitent dans le monde littéraire, ce serait manquer de goût que de ne pas dire d'eux, fût-ce même un quinquagénaire. *C'est un homme qui a surgi*, un homme d'une haute espérance.

Enfin qu'il s'agisse de peinture, de vers, de prose, d'Orient, de l'Espagne, de la Grèce, du peuple, du roi, du quinzième siècle, du faubourg Saint-Antoine, des *Scènes de la vie privée*, des *Scènes populaires*, des *Mauvais Garçons*, de la *Confession*, des *Deux Fous*, nous avons l'honneur de vous prévenir que vous paraîtrez arriver du Monomotapa, si vous ne disiez pas: *C'est nature.*

Oh! c'est nature!... est l'expression d'une statue absorbée qui, assise, les bras pendans, écrasée par la sensation, la bouche entr'ouverte, les yeux agrandis, admire... Le sentiment est censé pétrifier le fashionable.

Quand vous direz: *c'est nature!* il faut prendre un air hébété qui contraste avec le *galbe* spirituel de votre physionomie habituelle; car galbe est encore un mot à la mode, un de ces mots qui vous font regarder comme un membre de la société des antiquaires ou de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

L'homme de talent qui crée ces mots ou les met à la mode, ce qui est tout un, les jette dédaigneusement dans la circulation; il s'en sert sans y attacher d'importance. Alors, le mot vole de bouche en bouche; il fait fortune; il sert de cachet à l'esprit, à la toilette; c'est le vernis qui donne au tableau toute sa beauté. Le monde élégant l'adopte; mais aussi le monde élégant sent admirablement l'heure, le jour, la minute à laquelle le mot est mort ou devient ridicule; et il faut un tact immense pour deviner ce qu'un mot a de vie. Là est l'écueil.

Il y a autant de danger à se servir d'un mot usé, qu'à ne pas le prononcer comme il faut, et quand il faut. Un jeune homme arriéré qui croirait faire de l'effet avec *pyramidal*, est aussi ridicule qu'un dandy qui porterait un bolivar, ou qu'un rentier apportant à sa fille un kaleidoscope comme quelque chose de surprenant. Aussi nous croyons devoir prévenir les députés futurs qui viendront bientôt siéger à Paris, qu'il y a une phrase législative bien vieillie et dont on a prodigieusement abusé: « Messieurs, nous soumettons à vos investigations... »

« Homme positif, femme positive, commencent à vieillir. — Jeunes hommes est devenu bouffon. — Hommes graves se dit encore. »

« Hommes à fronts hauts, à larges poitrines, n'a pas pu prendre. »

Cela est vulgaire! devient commun; mais *vulgarité* se soutient.

Ma vie est sans couleur. — Il a désenchanté sa vie. — Demander à la vie ce qu'elle n'a pas... sont des expressions qui n'ont plus cours. Mais *gâter son existence*, est encore à la mode.

En ce moment il existe une certaine manière d'employer les mots qui vous donne des effets pittoresques dans le discours; vous accablez le *nonconformiste* par une éloquence *barbarismique* dont il est stupéfait.

« Victor Hugo?... Eh, oui, il a voulu faire *DU drame.* — Le ministère a essayé de faire *DU gouvernement absolu.* — Le journaliste se fait *pouvoir.* »

Ou bien vous saupoudrez votre diction d'une *phraséologie technologique*: Il y a dans cet ouvrage une *psychologie* particulière. — Mais si ce roman avait une *fabulation* mieux ménagée. — Oh! monsieur, l'admirable *trilogie* de Beaumarchais....

Parle-t-on de philosophie? Oh! qui que vous soyez, songez que si vous ne suivez pas attentivement la mode, vous pouvez être perdu à jamais, en vous servant de mots qui se terminent en *té* comme *objectivité, subjectivité, identité, variété, simultanéité, spontanéité, fugitivité*, quand le maître a parlé par *isme*, en employant les mots *sensualisme, idéalisme, dogmatisme, criticisme, bouddhisme*, etc., ou si vous prenez les *ismes* quand il met à la mode les *ion* comme *affection, sensation, inq-*

piration, argumentation, vous pouvez passer pour un sot. Par exemple, pendant les équinoxes, il vous est permis d'envelopper votre pensée dans des phrases comme celle-ci : *La puissance de reproduction de la réflexion ne s'étend pas jusqu'à certains phénomènes ; parce que si la réflexion est une totalité, c'est une totalité confuse.* Mais les jours de pleine lune vous devez prendre un langage plus clair et dire : *Le sensualisme s'enfonce par la sensation dans le monde sensible.*

Toutes les fois que vous discutez et que votre adversaire paraît l'emporter sur vous, prenez la parole en disant : « Monsieur, vous n'êtes pas logique, et, si vous voulez revenir à une marche plus rationnelle... »

C'est une manière décente de lui dire qu'il déraisonne.

Si l'on parle de Lamartine, oh ! comme tout le monde vous écouterait si vous dites froidement : « Il est de l'école des Lakistes. »

LA CRAVATE DE DENTELLE.

Le 4 janvier 1736, tout était en mouvement au château de Windsor : la reine Sophie, femme de Georges I^{er}, se mourait... Elle avait fait appeler le roi ; tout le monde avait été renvoyé de la chambre de la mourante, les deux époux étaient restés seuls pendant plus d'une heure, et les courtisans avaient remarqué que Georges, malgré sa froideur habituelle, avait, en sortant de ce lugubre entretien, le visage baigné de larmes.

La reine Sophie voyait la mort venir sans effroi ; malgré la couronne, la vie ne lui avait pas été douce. Elle s'était vue négligée par son royal époux, que lady Horatia D... avait subjugué depuis plusieurs années par sa coquetterie et ses charmes. Femme soumise, Sophie de Brunswick avait souffert en silence ; mais, avant de mourir, elle voulut essayer de rompre les liens criminels de son mari. Lorsqu'elle vit Georges debout à côté de son lit de mort, elle lui tendit la main, en disant d'une voix défaillante : Ah ! je ne mourrais pas si vite, si vous m'aviez aimée !

Le roi se penchant sur sa main, la baisa, y laissa tomber quelques larmes, et voulut parler ; mais la reine reprit : Georges, à présent tout est oublié, tout est pardonné ; Dieu qui m'appelle à lui, voit dans mon cœur... Ce cœur vous aime encore ; aussi je ne vous ferai pas un seul reproche, mais je vous adresserai une prière. Et en disant ces mots, elle se souleva à demi, serra la main du roi avec toute la force qui reste à une femme mourante, et ajouta : Au nom du rédempteur des hommes, si ce n'est par amour, par pitié pour moi, pour votre salut éternel, je vous en conjure, Georges, renoncez à la vie coupable que vous menez. Si je devais vivre encore, vous pourriez croire que c'est pour mon bonheur que je vous fais cette prière... Mais demain je serai froide et insensible à tout dans mon cercueil ; mon ami, c'est pour votre âme que je vous implore : ne voyez plus lady Horatia.

— Je vous le promets, répondit le roi. Sophie, ne parlez pas ainsi ; ces pensées-là vous font mal.

— Elles m'en ont bien fait ; mais à présent je vois le ciel... il n'y a point de jalousie dans le ciel... Quand vous y viendrez, Georges, vous n'aimerez que Dieu et moi. Là, on n'aime que ce que l'on doit aimer. Demain...

— Eloignez cette idée : vous n'êtes pas aussi mal ; les médecins assurent que nous pouvons conserver de l'espérance ; toute l'Angleterre prie pour vous.

— La vie d'ici-bas n'est pas ce que je veux : ce que je demande, c'est que vous songiez au monde où je vais entrer... moi demain, et vous dans un an.

En prononçant ces dernières paroles, la reine mourante avait repris quelque force, ses yeux s'étaient attachés sur ceux du roi, et elle ne parlait plus que son doigt levé montrait encore le ciel.

Après cet effort, elle garda un long silence, ses yeux ne se rouvrirent plus et ses lèvres s'agitèrent sans proférer une parole distincte.

Le roi s'éloigna alors de sa couche, et tout Windsor remarqua sa douleur.

Comme la reine l'avait annoncé, le lendemain elle fut froide, insensible à tout, et exposée morte, et couronnée sur un lit de parade.

Toute la cour vint en deuil pour lui rendre les derniers hommages, et lorsque la voiture de lady Horatia s'arrêta devant le grand escalier du château, des officiers du palais s'approchèrent de la portière, et signifièrent à l'ancienne favorite qu'elle ne pouvait être admise.

Bientôt cette disgrâce fut connue ; on en parlait tout bas en traversant les appartemens, et même dans la chambre funéraire. On se répétait : Si elle avait été éloignée avant ce jour, celle qui est gisant ici ne serait peut-être pas morte si vite... D'autres disaient : Ce n'est que par étiquette, la disgrâce ne sera pas longue. Ceux-là ne se trompaient pas ; avant peu de mois, lady Horatia avait repris tout son séduisant empire, Georges était retombé sous le charme ; mais les distractions que l'on cherchait à lui donner ne pouvaient effacer sa tristesse ; tout en étant infidèle, il se souvenait malgré lui de la dernière prière de la reine, et tout en se la rappelant, il ne pouvait résister à l'enchanteresse qui redoublait d'efforts pour le captiver. Georges aimait beaucoup la musique ; lady Horatia lui donnait de ravissans concerts, et au milieu de tous ces plaisirs, il entendait une voix qui lui répétait : Moi demain ! vous dans un an !

Déjà il y avait six mois que la reine était morte ; la favorite avait reçu Georges chez elle, mais n'avait point reparu à Windsor ; son amour-propre et le désir d'humilier ses rivales et ses ennemis lui faisaient vivement désirer d'y revenir. Souvent elle en parlait au roi, qui jusqu'alors avait toujours répondu par les mots de *deuil* et de *convenance* ; elle l'emporta enfin, et elle revint au château resplendissant de parure et radiée de fierté. Jamais ses regards n'avaient été si brillans de vivacité et d'orgueil, jamais ceux du roi n'avaient été si tristes ni si humbles ; car il avait un grand poids sur le cœur. La journée fut longue et embarrassante pour lui.

Enfin la nuit vint le sauver de la représentation, mais il ne vit point s'en aller avec la foule le remords qui attristait son âme. Quand il fut dans sa grand chambre, en se rapprochant de son lit, il se rappela que c'était la reine qui en avait brodé les draperies et les ornemens ; il voulut chasser cette pensée, elle revint ; sur sa cheminée il avait un calendrier, ses yeux se

fixèrent dessus, il compta les mois écoulés, il y en avait déjà six : encore un ressouvenir qu'il s'efforça vainement d'éloigner. Comptant que le sommeil le délivrerait de ses sombres pensées, il se hâta de se coucher ; mais le sommeil ne vint pas ; le plus pauvre labourer de ses trois royaumes dormait au bout de sa journée, lui ne le pouvait pas ; c'était en vain qu'il se tournait et retournait sur sa couche, ses yeux se refusaient à se fermer. A travers les hautes et larges fenêtres de sa chambre, la lune projetait de longues gerbes de lumière qui se dessinaient sur le tapis ; tout-à-coup il vit entre le lit et la croisée quelque chose qui ressemblait à de la fumée, et qui s'élevait du milieu de l'appartement ; il crut qu'une étincelle avait mis le feu au plancher, il se leva pour aller l'éteindre ; mais arrivé à l'endroit d'où il avait vu partir la fumée, il ne trouva rien. Seulement il s'aperçut qu'une odeur d'encens et de ces baies que l'on brûle à l'entour des morts, s'était répandue dans sa chambre. A peine recouché, il vit de nouveau la vapeur bleutée s'élever du parquet : elle ressemblait à un léger nuage, mais bientôt elle se condensa. D'abord sa forme avait été indéterminée ; mais peut-être à petit ce brouillard en se roulant sur lui-même prit l'aspect d'une figure humaine ; en revêtant cette forme, le fantôme, si c'en était un, avait gardé sa transparence, et les rayons de la lune perçaient ce corps qui ne formait aucune ombre. Georges le vit qui s'avancait vers son lit : par un mouvement involontaire, il se retourna pour ne pas voir ce qui lui semblait surnaturel ; mais une main plus glaciale que le marbre d'un tombeau se posa sur son épaule nue, et en même temps une voix douce répéta trois fois : Georges ! Georges ! Georges ! Alors tressaillant et couvert d'une sueur froide, le coupable époux de Sophie de Brunswick tourna la tête ; il vit penchée vers lui l'ombre de la reine. La mort n'avait fait que palir ses traits, ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire au milieu de sa pâleur sépulcrale, son vêtement n'était autre qu'un long linceul ; sur sa tête brillait encore cette couronne que l'on place aux funérailles dans les cercueils des rois et des reines.

D'un accent solennel, au milieu du profond silence de la nuit, elle proféra ces paroles : « Georges, vous avez oublié la promesse sacrée que vous m'avez faite sur mon lit de mort, Dieu m'a permis de venir la rappeler. Georges, convertissez-vous au Seigneur, ses jugemens sont terribles, et en vérité, en vérité, je vous le dis, votre jour approche, celle que vous aimez d'une coupable passion, peut vous précipiter en enfer, mais ne pourra vous retenir sur la terre un jour de plus que le jour fixé. Georges ! Georges ! convertissez-vous au Seigneur. »

Après ces mots, comme un petit souffle passa sur le visage du roi ; il regardait toujours, il ne vit plus rien, écoutait encore, et tout était silence. Est-ce que je dormais ? se demanda-t-il, serait-ce un songe ? mais non, je suis sûr que je ne dormais pas ; comme cette ombre lui ressemblait... oh ! il n'en faut plus douter, c'est un avertissement du ciel.

J'y suis décidé, je ne reverrai plus celle que je ne dois pas aimer... et pour confirmer cette bonne résolution, le roi se mit à prier ; toutes les heures de la nuit se traînèrent longuement, il les compta toutes résonnant sous les voûtes du château.

Le lendemain avait été fixé pour une fête chez lady Horatia, Georges fit dire qu'il ne s'y rendrait pas, et que pendant plusieurs jours il voulait ne voir que ses ministres.

Cette subite résolution effraya la favorite. Elle intrigua si bien qu'elle parvint à revoir le roi malgré lui ; d'abord il voulut être froid et sévère, mais elle fut si aimable, si séduisante, qu'il allait redevenir tendre, quand ses regards tombèrent tout-à-coup sur l'endroit même où la reine lui avait apparu... Alors retirant sa main des mains de sa belle maîtresse, il dit : C'est ici même qu'elle m'a dit cette nuit de renoncer à vous.

— Qui ? demanda Horatia, qui vous a vu cette nuit ?

— Celle que Dieu m'avait donnée pour épouse, la reine Sophie.

— Vous et l'Angleterre l'avez pleurée. Georges, ne pensez pas à elle, elle est en paix dans son tombeau.

— Les tombeaux se rouvrent quelquefois, et le sien s'est ouvert... elle en est sortie... cette nuit... ici même, là, près de mon lit, je l'ai vue... vue des yeux de mon corps... je l'ai entendue, elle m'a crié : Georges ! Georges ! convertissez-vous au Seigneur, et renoncez à votre coupable amour !

— Ah ! sire, vous ne m'aimez plus ! et pour rompre les liens qui faisaient mon bonheur, vous recourez aux visions et aux songes... Georges, il serait plus simple de me dire : Horatia, je ne vous aime plus...

Des sanglots et des larmes suivirent ces paroles, et le roi, qui s'était éloigné de son amante, revint près d'elle, et ajouta : Horatia, comment pouvez-vous dire que j'ai cessé de vous aimer ! Si je ne vous aimais plus, je ne serais pas si à plaindre. Mon devoir me crie de ne plus vous voir, de rompre avec vous, mon amour est plus fort que mon devoir... que Dieu même... Car il m'envoie les morts pour me commander de ne plus vous aimer... et cependant je vous adore toujours...

Parlant ainsi, Georges serrait Horatia sur son sein, et les larmes qui l'avaient fait revenir à elle furent promptement séchées.

Il y a tant de puissance dans les paroles de la femme qu'on aime ! Elles savent si bien s'insinuer dans le cœur et dans l'esprit, qu'avant la fin de la journée, Georges ne pensait déjà plus que c'était bien un avertissement de Dieu qu'il avait reçu la nuit précédente, et que c'était bien Sophie de Brunswick qui lui avait apparu. La conviction qu'il avait eue le matin, il ne l'avait plus à la fin de la journée ; elle s'était, pour ainsi dire, fondue devant les sourires d'incrédulité de son amante. Quand il entra seul dans la chambre royale, il se répétait : Horatia a raison, c'était un vain songe de mon esprit ; les morts ne reviennent pas.

Il se trompait, Dieu permet quelquefois que les sépulcres se rouvrent, et la reine reparut encore. Pâle comme la veille, son visage cette seconde fois était plus sévère. Georges, dit le spectre qui se tenait debout, au pied du lit, et dont une des mains soulevait le rideau de pourpre ; Georges, vous aimez mieux la croire que moi, vous avez dit comme elle que Dieu ne vous avait pas parlé par ma bouche ; que ce n'était qu'un vain rêve de votre esprit... Eh bien ! Georges, écoutez-moi : c'est la dernière fois que moi, qui fus votre épouse, que moi

qui suis dans le cercueil, ferai entendre une parole... Après cette parole, mon silence sera éternel ; mes lèvres tomberont en poussière. Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche... Et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore : Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse... Si la main d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles, de mes avertissemens, mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous : C'était bien une vision réelle ; c'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu.

En prononçant ces paroles, le spectre se pencha sur le lit, prit une cravate de dentelle que le roi avait quittée, la noua et la jeta sur le sein de Georges, étonné et tremblant.

Après ce geste, les lourds rideaux de velours retombèrent en agitant leurs anneaux dorés, et la vision disparut.

Alors le coupable époux de la reine Sophie ne doutait plus. Couvert d'une sueur froide, entendant battre ses artères, il restait immobile ; ses yeux ouverts demeuraient fixés comme s'il la voyait encore ; il écoutait, mais la voix s'était tue, et le bruit triste et monotone de la pendule troublait seul le silence de la nuit. Ce léger morceau de dentelle pesait d'un poids immense sur son sein, et il n'osait l'ôter de dessus lui... Enfin, rougissant de sa frayeur, il se leva tout-à-coup, prit la cravate nouée et la porta près de la lampe qui brûlait dans un cabinet voisin, avec un tremblement nerveux. Il essaya et essaya à diverses reprises de la dénouer... Mais tous ses efforts étaient vains, et chaque essai infructueux augmentait son émotion et sa crainte.

Rentré dans sa chambre, il ne songea plus à dormir, il fit allumer beaucoup de lumière, et se fit lire les requêtes qui lui avaient été remises pendant les jours précédens ; mais au milieu de toutes ces occupations, la pensée de la vision restait constamment.

Le lendemain, Georges alla le soir chez lady Horatia ; il y vint avec un visage sombre et sévère ; elle était toute parée pour une fête, le roi la voyant accourir en souriant au-devant de lui, lui dit : Le moment des sourires et des enchantemens est passé. Vous m'avez trompé, Madame, elle m'est encore apparue cette nuit.

Votre imagination s'égare, votre esprit se trouble et vous trompe, répliqua la belle Horatia. — C'est vous qui me trompez, vous seule, répartit Georges avec sévérité : vous m'avez dit que ce n'était qu'un songe. Eh bien ! voyez. Parlant ainsi, il lui donna la cravate, et ajouta : Voilà ce que la reine m'a dit.

Georges, convertissez-vous au Seigneur, car votre heure approche... Et pour que, demain, vous et elle ne disiez pas encore : Non, Sophie de Brunswick n'est pas sortie de son tombeau, voilà un témoignage que je vous laisse... Si la main d'un mortel peut défaire ce nœud que la main d'un habitant du sépulcre a fait, alors riez-vous de mes paroles et de mes avertissemens ; mais si au contraire ni vous, ni elle, ni aucun autre ne pouvez dénouer ceci, alors dites-vous : C'était bien Sophie de Brunswick qui est venue me répéter de me convertir au Seigneur mon Dieu.

— Horatia, voilà ce nœud, essayez de le dénouer ; si vous y parvenez, je ne croirai plus à la vision... Je serai tranquille et heureux !...

— Qu'à cela ne tienne, répondit Horatia, qui voulait encore sourire, mais qui commençait à trembler ; qu'à cela ne tienne, je vais bientôt avoir défaits ce nœud... Et de ses jolis doigts tout brillans de bagues et de diamans, elle tournait et retournait dans tous les sens la cravate de dentelle ; elle essayait, s'arrêtait et essayait encore, mais toujours sans pouvoir relâcher le moindre nœud surnaturel.

— Vous voyez bien, dit le roi, que vous ne pouvez réussir.

— Eh bien ! répondit la jeune femme impatiente et inquiète, je ferai comme Alexandre avec le nœud gordien... Et elle jeta la cravate nouée dans le feu...

Le roi la retira, mais elle était déjà en flammes, il la jeta loin du foyer ; en tombant, elle toucha à la robe légère de lady Horatia ; la gaze s'enflamma aussitôt. Effrayée et perdant la tête, la maîtresse de Georges se mit à courir en appelant du secours ; le mouvement, les portes ouvertes redoublèrent le feu. Bientôt Horatia jetant d'affreux cris parcourut le château. On dirait un météore flamboyant traversant les longues salles... On ne reconnaît plus la jeune amante de la royauté pour une fête... Elle tombe enfin éteinte de douleur...

Elle tombe et expire dans d'horribles souffrances... Depuis ce jour, Georges devint de plus en plus mélancolique ; on le voyait passer de longues heures en prières ; il fonda un hospice et fit beaucoup de bien au nom de la reine Sophie. Il répétait souvent : Une partie de ce qu'elle a dit a été prouvée, aucune main n'a pu dénouer ce qu'elle avait noué ; l'autre moitié de la prophétie s'accomplira aussi, et je mourrai bientôt.

Le roi ne se trompait pas, deux mois après la mort de lady Horatia, il mourut : l'année de la mort de la reine n'était pas révolue encore.

(Extrait des Lettres sur l'Angleterre, par le vicomte Valsh.)

Un journal anglais rapporte que la chambre des pairs, à la mort de Charles II, se composait de cent soixante-seize membres ; à la mort de Guillaume, de cent quatre-vingt-douze ; à la mort de la reine Anne, de deux cent neuf ; à la mort de Georges I, de deux cent seize ; à la mort de Georges II, de deux cent vingt-neuf ; et à celle de Georges III, de trois cent quatre-vingt-six. De manière que la chambre des pairs en Angleterre a plus que doublé depuis la mort de Charles II. Sous le dernier règne, Pitt, pendant son ministère, a créé un grand nombre de pairs ; quand à lui-même, on sait qu'il est mort membre de la chambre des communes.

Mlle Sontag a donné, le lendemain de la fête de la princesse de Radzivil, un brillant concert, et est partie ensuite pour Varsovie, où on lui a assuré mille ducats (11,770 fr.) pour chaque concert qu'elle donnera. Son bénéfice lui a rapporté à Berlin plus de 3,000 écus (18,550 fr.). Une personne de haut rang lui a fait présent d'un joyau de prix, auquel elle a joint une somme d'argent considérable.

Joseph Vernet, le peintre de marines, revenait de Marseille par le coche-voiturin, espèce de lourde machine, dont les mouvemens étaient si lents, qu'il lui fallait, je crois, vingt-deux jours pour arriver à Paris. Parmi les voyageurs qui s'y trouvaient entassés, Vernet remarqua un gros homme, à face rouge et ignoble, qui paraissait aussi épais d'esprit que d'extérieur ; il résolut de s'amuser un peu de cette grotesque figure, lui fit beaucoup de politesses, auxquelles le gros homme répondit fort gauchement, mais avec bonhomie. Ils mirent pied à terre pour monter une côte que les pauvres chevaux, tout haletans, pouvaient à peine gravir. Chemin faisant, un fossé de peu de largeur se présente, et Vernet, qui avait la réputation de sauter parfaitement, parie qu'il le franchira. « Oh mon Dieu ! vous pourriez sauter ça ? lui demanda avec étonnement celui qu'il avait choisi pour victime. — Sûrement ; il est fort étroit. — Je voudrais voir comment vous vous y prendriez. — Mais ainsi, dit Vernet, en s'élançant légèrement de l'autre côté. — Oh ! c'est vrai. Eh bien ! moi, j'ai envie d'en faire autant ; votre audace me gagne, et je me sens le courage d'essayer. — Vous ! s'écria le grand peintre en éclatant de rire : je voudrais bien voir aussi comment vous vous y prendriez. Je parie le dîner que vous tombez au milieu. — N'allez pas me faire peur d'avance ; voyons. Le dîner ? c'est bien cher. — Un petit écu, je crois. — C'est beaucoup ; n'importe, je vais tacher. » Après mille simagrées, le gros homme saute et tombe lourdement à un pied plus loin qu'il avait été Vernet. « J'aurai ma revanche, dit celui-ci un peu piqué ; vous ne me la refuserez pas, j'espère. — Oh non ! Ce qui est arrivé par hasard n'arrivera peut-être plus ; cependant, il faut être beau joueur ; demain nous sauterons à qui paiera le dîner.

Le lendemain en effet une occasion se présenta d'essayer de nouveau leur agilité, et le gros homme, comme la veille, gagna d'une semelle, s'extasiant toujours sur l'étonnant hasard qui le favorisait ; et Vernet, de plus en plus choqué du succès de son adversaire proposa plusieurs fois la même partie, et perdit constamment. Enfin, au dernier relai, le patand comme l'appellait le grand Vernet, s'approchant de ce dernier lui dit : « Monsieur, je vous dois mille remerciemens pour la bonté que vous avez eue de me payer généreusement mon dîner pendant presque toute la route de Marseille ici : je veux vous en témoigner ma vive reconnaissance. Si quelques billets, chez Nicolet, peuvent vous être agréables, je serai heureux de vous les offrir, car j'y suis engagé pailleuse, et je débute dans deux jours, ce qui doit vous consoler d'avoir été vaincu. Vous sautez parfaitement ; mais fussiez-vous encore plus agile, plus lesté, j'aurais toujours gagné, car j'ai des réserves de talent que j'aurais mises en usage pour justifier le proverbe, que vous savez sans doute : *c'est de plus fort en plus fort comme chez Nicolet.* »

DU PEUPLE, ANIMAL DOMESTIQUE,

TRADUIT DE MACHIAVEL, Par un Naturaliste Pensionné.

Il est certains animaux domestiques qui, dans l'ignorance de leur force, se laissent conduire et frapper par le plus faible enfant ; mais si d'aventure le nombre des coups de bâton dépasse la quantité voulue, on les voit qui se mettent en furie ; et malheur à qui voudrait comprimer leur premier élan, celui-là serait leur première victime. Le peuple ressemble à cette classe d'animaux. Tant qu'il ne s'est point essayé, tant qu'on a soin de ne lui distribuer qu'une dose raisonnable de mauvais traitemens, il se laisse conduire avec douceur et résignation ; mais si quelque jour vous le blessez au vif, il se débat, brise le mors, s'élançe, renverse, écrase, et puis galope, galope, galope tout à travers champs, sans but, sans espoir, sans motif, et seulement parce qu'il a des jambes, et qu'il lui est doux de s'échapper pour la première fois à courir selon une volonté à lui. Ainsi courant à l'aventure, il se fatigue promptement ; il s'arrête, chancelle et tombe sur le flanc. L'habitude qu'il avait contractée de ne se mouvoir que d'après une impulsion étrangère, est cause qu'il ne sait plus que faire de ses jarrets et de sa liberté. Aussi, qu'un maquignon vienne à passer ; de lui-même, et baissant la tête, il le suivra comme pour lui offrir sa croupe.

Oh ! c'est alors qu'en habile écuyer il faut profiter de ces dispositions favorables pour lui donner un mors d'une trempe solide ; après quoi vous pouvez hardiment lui sauter sur le dos, le manœuvrer en tous sens et lui cingler les flancs.

Une fois bien dompté, un peuple est un animal domestique d'un très grand rapport et d'un usage infiniment agréable. Il n'est rien que je sache à quoi vous ne puissiez l'employer.

Par exemple, avez-vous soif ou faim ? le peuple est là pour vous donner à boire et à manger. Voulez-vous faire le magnifique et traiter vos voisins ? il paiera la carte ; au besoin même on le verra jeûner un jour sur sept pour assurer votre pitance, à vous et à vos conviés.

Etes-vous curieux de vous loger dans de beaux palais ? Le peuple s'empressera d'abattre de grands arbres, de tailler de grosses pierres et de creuser d'immenses fondations, pourvu que vous lui disiez que les beaux-arts font sa gloire.

Vous prend-il envie d'être égayé ? faites un signe, et à ce commandement il se mettra à gambader, à illaminer, à se bousculer, et même à s'écraser, pour peu que cela puisse vous amuser.

Vous levez-vous un jour en humeur guerroyante ? vous prend-il fantaisie d'aller replâtrer la puissance d'un de vos voisins ? faites battre le tambour, il n'en est pas un qui ne se fasse écrioter selon les règles de la stratégie, et qui ne chante un *Te Deum* s'il n'a perdu que deux jambes et deux bras.

Mais il serait trop long d'indiquer ici tout le parti que l'on peut tirer de ce singulier animal lorsqu'on sait s'y prendre.

Cette science de le gouverner est malheureusement trop rare. Par exemple, le peuple français est assez mal mené par ses cornacs. Ce peuple, qui de tous les peuples de l'Europe fut long-temps celui qui rongea son frein avec le plus de grâce et de noblesse ; ce peuple qui ne semblait regimber de temps en temps que pour faire valoir aux yeux de la cour l'habileté de ses écuyers ; ce peuple modèle fut atteint naguère d'un vertige de liberté, il prit le mors aux dents, et depuis lors a conservé une délicatesse de bouche et une susceptibi-

lité extrêmement gênantes. Voilà pourquoi dès que la bride lui pèse, ou qu'une mouche le pique, ou qu'il sent un peu fort la cravache et l'éperon, il rue, il hennit, il s'emporte ; voilà pourquoi enfin, quand M. de Polignac a voulu le faire marcher à reculons, il s'est mis en chandelle et s'agite de cent façons pour démonter son cavalier ignare.

Il le démontrera.

Chemin construit sous l'Euphrate à Babylone. — Le tunnel creusé sous la tamise par un ingénieur français, a beaucoup occupé l'attention publique ; mais on ignore assez communément qu'un ingénieur assyrien avait construit un ouvrage semblable dans la ville de Sémiramis. Un érudit de département vient de citer dans le *Spectateur de Dijon* ce passage de Diodore de Sicile, qui donne les détails les plus circonstanciés sur cette construction remarquable.

Dans l'endroit le moins élevé de Babylone, on creusa un bassin carré, dont chaque mur construit en brique, et enduit de bitume, avait trois cents stades de longueur, et trente-cinq pieds de profondeur. Lorsqu'il put recevoir les eaux du fleuve, dont le cours avait été détourné, on commença sur les deux rives une galerie souterraine dont les voûtes en brique cuite d'une épaisseur de quatre coudées furent enduites, de chaque côté, d'une couche de bitume fondu. L'épaisseur des murs de la galerie était de vingt briques : les murs avaient, sans compter la courbure de la voûte, douze pieds de hauteur ; la largeur était de quinze pieds. Ce monument fut achevé en sept jours ; et alors l'Euphrate ramené dans son lit, roula ses eaux au-dessus de la galerie souterraine. Ainsi Sémiramis pouvait, sans passer le fleuve, se rendre d'un palais à l'autre que le fleuve séparait (*Diod.*, liv. II, chap. 9.)

Je ne sais s'il n'y aurait pas quelque altération du texte dans le court espace de temps que Diodore accorde à l'ingénieur assyrien pour la construction de ce monument ; peut-être n'a-t-il voulu parler que du temps qu'on employa pour ramener l'Euphrate dans son cours, après l'en avoir détourné. Quoi qu'il en soit, les détails dans lesquels entre cet auteur ne permettent pas de révoquer en doute l'existence du monument qu'il décrit.

Nous apprenons que M. Charles de Behr, de cette ville, fait imprimer dans ce moment à Paris un *SOUVENIR* dont la rédaction est confiée à M. Janin, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et l'un des rédacteurs du *Figaro*.

Ce Souvenir est dédié aux dames des Etats-Unis et de France, et renfermera des fragmens de nos premiers littérateurs, parmi lesquels nous nous bornerons à citer MM. Casimir Delavigne, Lamartine et Victor-Hugo.

L'ouvrage sortira des presses de Didot, et ne laissera rien à désirer quant à l'élégance du papier et de la reliure. Les gravures seront les mêmes que celles de l'*Atlantic Souvenir* de 1831.

ANNONCES.

Une jeune personne parlant l'Anglais et le Français, désirerait trouver à se placer dans un pensionnat ou dans une famille particulière. S'adresser au bureau du *Courrier des Etats-Unis*. D. D. 3f

RAFFINAGE DES HUILES DE BALENE.

JEAN PINTEUX prévient le public qu'il a formé un établissement pour le raffinage des Huiles, au No. 146 Fulton-street, à une petite distance à l'Est de Broadway. Il y tiendra constamment en vente, en gros et en détail, du Spermacetti et de l'Huile de Baleine d'une qualité supérieure. Il est parvenu au moyen d'une préparation chimique, non-seulement à la dégager d'odeur et de toute impureté, mais encore à la rendre exempte de fumée, et à lui donner la clarté et un brillant que ne possèdent pas les Huiles généralement en usage. 46-3f

BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documens et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignemens nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGNIZIO, directeur de cet établissement, qui donnera les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté. Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes qualités des Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les Français et les Espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réserve :

- à New-York, aux docteurs { Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves, R. Laroche, Thos. Harris, Samuel Baker } Professeurs de l'université de Maryland.
- à Philadelphie " { R. W. Hall, V. Potter, etc. }
- à Baltimore " { }

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

SYLVESTER, 130 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDEI, on fait un tirage de la Loterie de New York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Août 12, *Extra class*, \$10,000, prix du billet, \$10.
 19, do. do. 10,000, do. 5.
 Nous nous chargeons de tout ce qui concerne le change ou la commission.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôt de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations, en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1. Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.
 2. Elle recevra l'argent en dépôt, en paiera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3. Elle régira les biens confiés à ses soins.
 Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs desirs ; elle les met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvéniens, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vues diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé ; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentans légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes :

On ne recevra aucune somme au dessous de cent dollars, et la compagnie ne paiera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On paiera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excédera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an ; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'au ont pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconno, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs ; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue, à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignemens sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires en réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois de l'après-midi. Wm. BARD, Président.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter chose à la beauté et d'embellir, ou escher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus éméchant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout postiche en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front, jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité étant habitué de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait ; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas : le prix d'une perruque 15 pistres, d'un toupet 10. 44...6m

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de Vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de la lui offrir à 4 shellings le galon, ou dix cents la bouteille.

On trouvera également chez lui des Saucissons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-modérés. 40-5f

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent ; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabricques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des Etats-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des Etats-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des Etats-Unis* à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal. \$15, sans le Journal. \$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.